

# DESTINOS



**AMITIÉS GRÉCO-SUISES - LAUSANNE**  
**ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD - GENÈVE**  
**BULLETIN N° 56 - NOVEMBRE 2022**

## SOMMAIRE

P. 3 - 6	Angeliki Simosi Lorenz E. Baumer	Nouvelles recherches à Anticythère
P. 7 - 14	Cléopâtre Montandon	François Portus. La vie mouvementée d'un humaniste d'exception entre la Crète et Genève au XVI <sup>e</sup> siècle
P. 15 - 21	André Hurst	Les notes de François Portus
P. 22	Alexandre Antipas	Chronique des Amitiés gréco-suisse de Lausanne
P. 23 - 24	J.D. Murith	Lire
P. 25 - 28	Matteo Campagnolo	la fin de la Megale Idea , l'Association J.-G. Eynard et son président Edouard Chapuisat
P. 29 - 34	Charles Schindler	Souvenirs de Grèce
P. 35 - 36	Kyros A. Kyrou	En regardant et en écrivant
P. 37 - 38	Virginie Nobs André-Louis Rey	Chronique de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard

*Photo de couverture: Fouilles sous-marines d'Anticythère,  
préparation pour la récupération de la plinthe. © Nikos Giannoulakis*

## NOUVELLES RECHERCHES À ANTICYTHÈRE

Depuis l'automne 2021, une équipe internationale a repris, sous la direction des auteurs de la présente contribution, les recherches subaquatiques sur le site de la fameuse épave d'Anticythère, dont la découverte remonte au tout début du XX<sup>e</sup> siècle. Profitant de technologies de pointe, les nouvelles recherches démontrent que le navire qui a fait naufrage vers 60 av. J.-C. est loin d'avoir dévoilé tous ses secrets.

Alors que la première campagne en automne 2021 a servi, à part une inspection de l'état général du site, à la création d'un modèle photogrammétrique en 3D, la deuxième campagne en mai-juin 2022 fut marquée par le début de fouilles, un défi particulier comme le site du naufrage d'Anticythère se trouve à une profondeur d'environ 50 m. Les découvertes ont récompensé les plongeurs de leurs efforts.

### Une longue histoire de recherche

La découverte en 1900 de l'épave d'Anticythère par des pêcheurs d'éponges marque le début de la recherche archéologique sous-marine dans la Méditerranée. À part un important nombre de sculptures en bronze et en marbre, des poteries, des verres, des bijoux et des monnaies, une découverte unique à ce jour est le fameux « mécanisme d'Anticythère », un instrument à engrenages capable d'effectuer des calculs astronomiques complexes. La pièce créée au II<sup>e</sup> s. av. J.-C. est conservée au Musée national archéologique d'Athènes, ensemble avec les œuvres sculptées et une partie des autres objets provenant de l'épave. Une grande exposition temporaire à Athènes en 2012, suivie par deux autres, à Bâle en 2015 et à Pékin en 2018, ont rappelé au public l'importance incomparable de l'épave d'Anticythère. Après une exploration du site en 1953 suivie, en 1976, d'une courte fouille par Jacques-Yves Cousteau, les recherches archéologiques sur le site furent reprises de 2012 à 2019

par une équipe internationale dirigée par la D<sup>re</sup> Angeliki Simosi, alors directrice de l'Éphorie des antiquités sous-marines et aujourd'hui directrice de l'Éphorie des antiquités d'Eubée du ministère grec de la Culture et des Sports.

Depuis l'automne 2021, l'Université de Genève a repris, à l'invitation du Ministère grec de la Culture et des Sports dirigé par la D<sup>re</sup> Lina Mendoni et sous la houlette administrative de l'École suisse d'archéologie en Grèce, l'étude du site de l'épave, avec le concours du prof. Carlo Beltrame de l'Université Ca' Foscari de Venise, spécialiste internationalement



Fig. 1 : Déplacement d'un rocher avec le système développé par l'équipe Hublot Xplorations. En arrière-plan, le Typhoon de la Fondation Athanasios Laskaridis. Photo : Michalis Tsimperopoulos.

reconnu de l'archéologie subaquatique. Comme ce fut déjà le cas pour les précédentes missions, la société horlogère suisse Hublot continue son apport financier et technique via son département R&D et l'équipe Hublot Xplorations. Le projet est également soutenu en Suisse par la Fondation Nereus Research et en Grèce par la Fondation Aikaterini Laskaridis, tandis que la Fondation Athanasios Laskaridis met à disposition le navire Typhoon et son équipage. Le projet est enfin au bénéfice du soutien de plusieurs personnalités et sociétés grecques, alors que le laboratoire de Cristallographie et le Département des sciences de la Terre de l'Université de Genève ont mis à disposition plusieurs instruments scientifiques. Le corps des garde-côtes de la police portuaire du ministère de la Marine et de la politique insulaire met à disposition un certain nombre de plongeurs qualifiés, qui complètent l'équipe des archéologues plongeurs.

#### **Le défis de fouilles en profondeur**

L'épave se trouve au pied d'une abrupte pente rocheuse qui s'étend de 20 m jusqu'à 50 m de la côte orientale de l'île, atteignant une profondeur de 50 m sous la surface. Au pied de ce talus s'étale un plateau sableux d'environ 70 x 50 m. Les prospections de 2021 et le modèle photogrammétrique en 3D, réalisé par la D<sup>re</sup> Elisa Costa de l'Université Ca' Foscari, ont permis d'identifier pour les fouilles de cette année une zone particulièrement prometteuse, située au départ de la pente. Cette partie du site est couverte de nombreuses roches tombées lors d'un tremblement de terre dont on ne connaît pas encore la date, et est restée à ce jour inaccessible aux chercheurs. Les roches protègent, en effet, les niveaux archéologiques sous-jacents dont l'étude permet d'obtenir d'importantes informations sur la composition du sol et les couches archéologiques, pour mieux comprendre l'historique du site et, à la fin, le déroulement du naufrage. L'un des rochers couvrait par ailleurs une œuvre d'art en marbre qui avait été documentée en 2021 dans un modèle 3D détaillé.

Un défi particulier de la deuxième campagne qui s'est déroulée de la mi-mai à la mi-juin 2022 a été le déplacement de plusieurs de ces rochers d'un poids allant de 3.5 à 8.5 tonnes. Pour ce but, et après une analyse de leurs dimensions et formes à l'aide du modèle numérique, un système composé de gréements et de plusieurs parachutes de levage sous-marins fut attaché aux rochers, prenant en compte la structure de chaque charge et son centre de gravité. Pour permettre le soulèvement de ces masses importantes, des vérins mécaniques et hydrauliques ont été utilisés pour décrocher les concrétions naturelles qui se sont formées au cours du temps entre les blocs et le sol marin. Par la suite, les parachutes furent gonflés à l'aide d'un compresseur d'air placé sur l'un des bateaux, afin d'atteindre la pression nécessaire pour le déplacement vertical des rochers.

Une fois détachés et remontés de quelques mètres grâce au système développé à ce propos par l'équipe d'Hublot Xplorations (fig. 1), les rochers ont été remorqués jusqu'à leur nouvel emplacement en dehors de la zone archéologique, et soigneusement positionnés sur le sol marin pour permettre leur inspection détaillée et une étude des incrustations. Ce procédé s'est avéré fructueux, car dans un des cas, les plongeurs ont découvert dans ces dernières des clous en bronze, des bouts de bois, des fragments de marbre et, enfin, quelques restes osseux et une dent humaine. Des analyses scientifiques de cette dernière permettront d'apprendre plus sur l'équipage ou les passagers du navire qui ont trouvé, il y a plus que deux mille ans, leur fin près de la côte rocheuse d'Anticythère.

#### **Une petite surface livrant beaucoup de résultats**

Après le déplacement des rochers, une inspection visuelle et l'utilisation d'un détecteur de métaux, les fouilles se sont concentrées sur la surface libérée de seulement quelques mètres carrés, cela à l'aide d'une pompe hydraulique submersible qui a permis la collecte et l'analyse successive du matériel récupéré (fig. 2). Dans ce contexte, il est utile de rappeler que la profon-



Fig. 2 : Fouilles à l'aide d'une pompe hydraulique. Photo : Nikos Giannoulakis

leur du site limite le temps de travail pour les plongeurs à seulement 30 minutes, ce qui oblige une soigneuse planification de chaque plongée.

Les objets plus importants ont été documentés sur place, recueillis manuellement et transportés à la surface avec un système de ballons. On mentionnera des artefacts en bronze, en fer et en plomb faisant partie de l'équipement du navire, enfin des tuiles et des céramiques, le tout souvent brisé par les rochers en fragments, parfois très petits. En complément, plusieurs restes humains, en particulier une deuxième dent et une partie de fémur ainsi que d'autres objets, dont un noyau d'olive qui pourra livrer des données sur la nourriture à bord.

En parallèle, les plongeurs ont effectué des carotages dont l'analyse microscopique permet une étude stratigraphique pour reconstituer l'histoire du site. Ces recherches, qui seront étendues

lors des prochaines missions, sont également appelées à mener, enfin, à une connaissance plus précise de la taille du navire.

### Deux œuvres sculptées d'importance

Les fouilles de l'été 2022 furent couronnées par la découverte de deux pièces majeures en marbre, l'une bloquée par l'un des rochers et documentée in situ en 2021, alors que l'autre était cachée juste à côté sous une couche de sable. Il s'agit dans le premier cas d'une plinthe, en fait du socle d'une grande statue en marbre qui présente sur son arrière-partie le départ de deux jambes, travaillées en relief. La restauration et une analyse de la pièce d'un poids d'environ 500 kg sont en cours. Plus évidente est l'identification de la deuxième sculpture qui, malgré son état de conservation partiellement endommagé, permet de reconnaître, à cause de la grande barbe, des courtes boucles qui couvrent le front et le crâne et enfin de la physionomie marquée du visage, une



Fig.3: La tête d'Héraclès. Photos : Nikos Giannoulakis

tête d'Héraclès fortement inclinée sur son côté gauche (fig. 3). D'une hauteur de 65 cm, les dimensions et la découpe du cou font soupçonner que la tête fait partie de l'« Héraclès d'Anticythère » dont le corps d'une hauteur de 2m50 a été trouvé en 1901. Ensemble avec une main gauche qui fut trouvée en 2016, la nouvelle pièce permettra après sa restauration de compléter la statue qui est exposée dans l'atrium du Musée

national archéologique d'Athènes et qui constitue l'une des œuvres d'art majeures de la cargaison du navire. L'importance particulière de cette découverte repose en outre dans le fait qu'elle rend possible, après bien plus qu'un siècle, de replacer dans son contexte archéologique précis le lieu de découverte de l'Héraclès d'Anticythère.

Angeliki Simosi – Lorenz E. Baumer

## FRANÇOIS PORTUS. LA VIE MOUVEMENTÉE D'UN HUMANISTE D'EXCEPTION ENTRE LA CRÈTE ET GENÈVE AU XVI<sup>E</sup> SIÈCLE <sup>1</sup>

François Portus, qu'Isaac Casaubon, son disciple, a qualifié de « σοφίας ΛΙΜΕΝΑ » (PORT de la sagesse, avec un jeu de mots sur son nom), est né en Crète le 22 août 1511. La vie de cet humaniste, loué par ses contemporains pour son érudition, son enseignement et ses analyses des textes grecs, est digne d'un roman<sup>2</sup>. Certaines notices biographiques indiquent que Rethymnon serait sa ville natale, mais une recherche plus récente montre qu'il est né à Handakas, aujourd'hui Héraklion, appelée à son époque Candie, ou Candia en italien (fig. 1). Selon Stefanos Kaklamanis<sup>3</sup>, qui a consulté les archives à Héraklion, Francesco appartient aux Porto de Handakas. Son grand-père homonyme, juriste cultivé, avait

enseigné pendant quelque temps à l'Université de Ferrare, et son grand-oncle, Andreas, chancelier, possédait une riche bibliothèque. Son père, Théophile, était fortuné ; il investissait dans l'immobilier et l'agriculture et son nom figure dans des actes notariés à Handakas. Marié à Maria Dramytinou, ils ont eu deux enfants, François et une fille. La famille faisait partie des notables.

La Crète était occupée par les Vénitiens à la suite du partage de l'Empire byzantin entre les protagonistes de la quatrième croisade<sup>4</sup>, et les exemples de syncrétisme, mot très à propos, étaient nombreux entre la culture byzantine et la culture italienne de la Renaissance. De nombreux érudits exilés de Constantinople contribuèrent à cet essor. A Handakas fleurissaient l'art des icônes, la musique, les lettres et le théâtre. L'éducation des jeunes, dans des écoles en ville ou dans des monastères, était d'un niveau élevé. La Crète était, de surcroît, un centre important de copie de manuscrits.

1 Résumé d'un exposé présenté à l'Association gréco-suisse J.-G. Eynard le 18 novembre 2021 lors d'une manifestation sur François Portus.

2 Cet exposé était basé principalement sur les recherches exhaustives de Manoussos I. Manoussakas, Nicolaos M. Panagiotakis et Maria Papanicolaou, ainsi que sur les travaux plus récents de Paolo Tavonatti et Eleonora Belligni (travaux cités ci-dessous).

3 Κακλαμάνης, Στέφανος (1986). Τα πρώτα χρόνια της ζωής του Φραγκίσκου Πόρτου (1511-1525). Αριάδνη, Γ, 284/294.

4 Attribuée en 1204 à Boniface de Montferrat, la Crète fut aussitôt vendue par celui-ci à Venise.



Fig.1: Candie, gravure du XVI<sup>e</sup> s., par Georg Braun et Frans Hogenber



Fig.2: Portrait de Lodovico Castelvetro (1505-1571)

C'est donc dans une famille et une île empreintes de culture, qu'a grandi Φραγκίσκος Πόρτος. Avec une excellente maîtrise du latin et du grec ancien, il a développé l'amour des livres et il est possible qu'il ait suivi aussi les cours du célèbre érudit Arsenios Apostolios, lorsque celui-ci fut de passage à Handakas (entre 1522 et 1523).

Une question: à quelle confession appartenait-il? Sa famille paternelle était à l'origine italienne et catholique, mais on sait que plusieurs se convertissaient à l'orthodoxie et que les mariages mixtes étaient fréquents. Moustoxydis précise que Porto avait grandi au sein de l'Église orientale, mais qu'il n'y était pas particulièrement attaché<sup>5</sup>. Sa mère était très probablement orthodoxe.

On sait peu de choses sur l'enfance de Fran-

cesco, qui devait être un adolescent vif et réfléchi, puisqu'il est mandaté devant témoin, le 16 novembre 1525, à 14 ans, par un marchand de Handakas, pour le représenter à Venise dans une affaire à l'issue de laquelle une coquette somme de 15 ducats lui était destinée (Kaklamanis, 1986).

Au début de 1526, Francesco se présente devant le Serenissimo Consilio dei Rogati pour régler cette transaction. S'il est retourné à Handakas, il en est vite reparti, car ses biographes le situent à nouveau à Venise à l'âge de 16 ans. Entre 1526 et 1536, nous n'avons pas de données sûres concernant la vie de Porto. D'après Papadopoli<sup>6</sup>, il se serait rendu à Padoue, ville universitaire attachée à Venise, pour suivre des cours, notamment de philosophie, puis serait retourné à Venise. Dans ces villes se trouvaient à cette époque la fleur des artistes, architectes, scientifiques, ainsi que des humanistes, dont certains étaient attirés par les idées de la Réforme, comme Pietro Bembo, Sperone Speroni ou Pietro Pomponazzi. Imaginons Francesco, jeune homme avide de connaissances, découvrant l'ambiance intellectuelle à Venise et à Padoue...

De quoi vivait-il alors? Papadopoli écrit qu'il aurait enseigné le grec aux jeunes de la communauté grecque de Venise pendant trois ans, et qu'il se serait même moqué de ses compatriotes, qu'il aurait qualifiés de superstitieux à cause de leur adoration des icônes et leur vénération des reliques. On sait aujourd'hui qu'il a exercé le métier de copiste. A Venise, première ville productrice de livres en Europe, l'imprimerie est florissante. Maria Papanicolaou, spécialiste de Porto, a reconnu son écriture en consultant des manuscrits grecs conservés, et démontré qu'il a travaillé comme copiste entre 1526 et 1535,

6 Papadopoli, Nicolaus Comnenus (1726). *Historia Gymnasii Patavini. Venetiis*, t. II, p. 238. Cette notice, ainsi que certaines qui ont suivi contiennent des inexactitudes, comme celle révélée par Kaklamanis.

5 Μουστοξύδης, Ανδρέας (1943-45). *Ελληνομνήμων ή σύμμικτα ελληνικά*. Ρέθυμνο, Πανεπιστήμιο Κρήτης.

notamment pour l'imprimerie des successeurs d'Aldo Manuzio à Venise. Dans l'écriture méthodique, d'une main sûre, Papanicolaou décèle sa profonde connaissance du grec et l'origine de ses activités de philologue<sup>7</sup>.

Voyant l'importance de la connaissance du grec et du latin pour le mouvement humaniste et de l'accès immédiat aux textes des Anciens, Porto s'aperçoit également que les érudits grecs étaient recherchés et engagés par les universités, ainsi que par les imprimeurs-éditeurs. Pendant ces dix premières années entre Venise et Padoue, Porto, qui parfait sa connaissance des auteurs grecs et latins, développe également un intérêt pour les idées de la Réforme. Lui-même a déclaré, bien plus tard, que dès l'âge de 23 ans il avait «embrassé la pure religion»<sup>8</sup>. Soupçonné d'hérésie, il fuit Venise en 1536.

### Les années à Modène

A 25 ans, Francesco est à Modène, ville qui fait partie du duché de Ferrare. Elle n'a pas d'université, mais elle est réputée pour sa vie intellectuelle. Aux alentours de 1530, trois amis, qui avaient suivi (à Bologne) les cours du célèbre humaniste Pietro Pomponazzi, créent un groupe informel d'intellectuels, l'Accademia, visant à développer l'étude des lettres grecques : Lodovico Castelvetro (1505-1571) (fig. 2), philologue et critique littéraire, passionné d'Aristote, Giovanni Grillenzoni (1501-1551), médecin, humaniste, et Filippo Valentini (1512-1572),

humaniste et poète. Ils y discutent des sujets philologiques, par exemple la valeur respective du latin classique et de la vulgate, mais aussi éthiques et théologiques, notamment l'interprétation des Écritures et la nécessité de changements dans l'Église catholique.

Modène ne pouvait que convenir à Porto, qui est rapidement recruté comme professeur de grec par Grillenzoni et Castelvetro. Sa première conférence a lieu en février 1536 dans la grande salle du Palazzo Comunale, en présence du duc de Ferrare, Hercule II d'Este (fig. 3). Dans ces cours publics, les Orations, Porto reconnaît la présence à Modène d'hommes d'un niveau intellectuel très élevé, capables d'analyser les écrits les plus difficiles de Thucydide ou de Pindare.



Fig.3: Hercule II d'Este, portrait par Nicolo dell' Abate

7 Papanicolaou, Maria (2010). Identificazione del dotto copista anonimo di un manipolo di manoscritti greci databili al decennio 1526-1535): Francesco Porto. Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconti della Classe di Scienze Morali, Storiche e Filologiche. 21, 427-489.

8 Dans un texte de 1574, il écrit : «ego quadriginta ferè annos iam puram Religionem profiteor». «Il y a presque quarante ans que j'ay embrasse la pure Religion...». Portus (1574), Response de François Portus Candiot, aux lettres diffamatoires de Pierre Charpentier, ...pour l'innocence des fidèles serviteurs de Dieu... massacrez le 24 jour d'aoust 1572, appelez factieux par ce plaidereau. Traduite nouvellement de latin en François, p. 73

Ses cours, en latin, portent sur les auteurs grecs, couvrant la rhétorique, la poésie et l'histoire; il analyse Thucydide, Pindare et d'autres classiques avec finesse, en les comparant avec les auteurs latins et soulignant les différences. Porto s'intéresse au rôle que jouent ces textes dans la formation de la conscience civique, notamment à travers les exemples de grandes personnalités auxquelles le lecteur s'identifie, pour les imiter ou pour éviter les erreurs qu'ils ont commises<sup>9</sup>.

Il est déjà un humaniste respecté, qui aime l'Antiquité et désire révéler, à travers la beauté des textes, la culture et la morale sous-jacentes. Très apprécié à Modène, tant pour ses cours publics que privés, il s'est lié d'amitié avec Grillenzoni et Castelvetro, mais aussi avec quelques autres membres du groupe, comme l'anatomiste Gabriele Falloppio (1523-1562), qui avait de solides connaissances du grec.

Et c'est à Modène qu'il se marie avec Giovanna, probablement originaire de la ville voisine de Cento, et que naissent ses deux premiers enfants: Hermodore, puis Xénophon. Mais la vie à Modène n'est pas de tout repos. L'effervescence réformatrice anime non seulement les intellectuels, mais aussi une partie du peuple, qui se manifeste parfois grossièrement, tandis que des prédicateurs réformateurs, comme Paolo Ricci, Bernardino Ochino, invités par des membres de l'Accademia, enflamment leurs audiences. Porto participe activement à la diffusion des idées hétérodoxes<sup>10</sup>. De plus, il est connu pour sa bibliothèque de livres considérés comme hérétiques qu'il prête à ses amis. Plusieurs prédicateurs critiques sont arrêtés, des livres comme le Sommaire de l'Écriture

9 Tavonatti, Paolo (2015). *Francisci Porti Cretensis Commentaria in Aeschylī Tragoedias*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert.

10 Manoussakas, Manoussos I. et Panagiotakis M. (1981). Η φιλομεταρρυθμιστική δράση του Φραγκίσκου Πόρτου στη Μοδένα και Φερράρα και η δίκη του από την ιερά εξέταση της Βενετίας. *Θησαυρίσματα* 18, 7-118.

Sainte sont brûlés. Porto aussi est concerné, considéré par Rome comme porteur d'un humanisme dangereux, qui séduisait la jeunesse. Des esprits malveillants disaient de lui qu'étant Grec, Έλληνας, comme il se déclarait lui-même, il n'était pas chrétien, ou alors ils disaient qu'il était Turc<sup>11</sup>.

Pour calmer les cardinaux, Castelvetro et Grillenzoni, ainsi que Porto, envoient des lettres déclarant leur attachement à l'Église catholique, mais se gardant bien de rejeter les idées de la Réforme. La lettre de Porto est assez surprenante: digne, quand il se décrit lui-même comme un homme dont la tendance naturelle est de ne pas offenser autrui, de ne faire du mal à personne, en ajoutant qu'on ne lui aurait pas confié l'éducation des jeunes si l'on avait des soupçons quant à sa piété<sup>12</sup>. Mensongère toutefois quand il affirme qu'il ne s'éloigne pas des dogmes de l'Église catholique.

Mais le pape Paul III, qui a établi l'Inquisition romaine en 1542 devant la progression du protestantisme, fait des démarches auprès du duc d'Este. Il est exigé de toutes les personnalités soupçonnées d'infidélité envers l'Église catholique de signer une déclaration de foi collective. Porto quitte Modène dans un premier temps, mais, persuadé par ses amis de revenir, et après avoir été menacé d'être envoyé devant l'Inquisition, il signe cette déclaration avec le nom Francesco Greco. Cette signature a dû peser très lourd sur sa conscience, mais il a une famille, des projets, il a cédé.

11 "... hora dicendo che egli si come Greco non era christiano, hora ch'egli era Turco vel simili altre favoli assai... per questo Greco (et) per l'opera che si dava alla scrittura", in Franz Dittrich, *Regesten und Briefe des Cardinals Gasparo Contarini, Braunsberg 1882*, p. 393.

12 "Che de le mie opinioni Dio, conoscitor ottimo delli humani cuori,... " Dittrich (1882), 396. Et plus loin: "ne posso farmi a credere, che quei gentilhomini, che alla mia disciplina hanno affidato et affidano il loro sangue et li loro figli, havessero ciò fatto se di me havessero tenuto pur una minima sospitione di impietade".

Le climat à Modène paraissait se calmer après la signature de cette Repentance qui a apporté à Porto une extraordinaire publicité : une foule est venue l'écouter à la reprise des cours en 1542. Cependant, en mai 1545, le duc de Ferrare Hercule II d'Este, qui avait essayé de concilier les différents partis, est obligé de publier un décret qui interdit toute critique de Rome, la possession de livres hérétiques et la discussion publique ou privée de thèmes religieux, sous peine de mesures sévères, voire sous peine de mort. Porto ne peut plus rester à Modène, dont l'évêque s'active contre lui et où l'Accademia est dissoute. A la fin de 1545, Porto quitte donc Modène au grand désespoir de ses étudiants et amis. Toutefois, le duc, qui connaissait bien sa valeur, invite Porto à venir enseigner les orateurs et poètes grecs à l'Université de Ferrare, malgré sa réputation de «luthérien», nom donné aux hétérodoxes.

#### Porto à Ferrare

Depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, Ferrare est gouvernée par la famille d'Este, qui a contribué à son rayonnement culturel, à la création de son Université en 1391, ainsi qu'au développement urbanistique de la ville, inspiré de Vitruve. Les artistes, poètes, scientifiques, parmi les plus prestigieux, y ont étudié ou y sont accueillis. Hercule II d'Este (1508-1559) doit mener une politique subtile concernant le duché, face aux Habsbourg, Rome, et la France. Homme ouvert, cultivé, protecteur des arts, il veille au rayonnement de l'Université.

Porto, âgé maintenant de 35 ans, succède à Marcantonio Antimacho et occupe la chaire d'éloquence et de poésie grecque (1546 à 1554). Démosthène et Homère sont au programme. Il devient membre de l'Accademia dei Filareti. Toujours très ouvert au dialogue avec ses étudiants, il séduit les intellectuels ferrarais, des personnalités éminentes qui connaissaient déjà le grec et le latin, comme Lilio Gregorio

Giraldi, Antonio Musa Brasavola, Marco Antonio Antimaco, Andrea Alciato. Tous considèrent Porto comme une autorité indiscutable sur la Grèce classique, à la fois érudit, respectueux et humble, désireux de tranquillité, et son prestige ressort des témoignages de ses pairs<sup>13</sup>.

Lui-même ne manque pas de citer les érudits grecs qui l'avaient précédé (Giorgio Trapezuntio, Marco Musuro, Arsenio di Monemvasia, Giorgio Balsamo, Antonio et Zaccaria Calliergi, tels qu'on les désigne sous la forme italienne de leurs noms, etc.) et garde des contacts épistolaires avec des humanistes dans d'autres villes, p. ex. avec Paolo Manuzio à Venise, le fils d'Aldo, ou Martin Crusius. Souvent, il aborde sa peine concernant le sort de la Grèce, comme dans une lettre à Manuzio : «Mais, hélas malheureuse Grèce, jadis mère et fille des génies les plus remarquables dans tous les arts, tu gis maintenant abandonnée.»<sup>14</sup>

Très vite, Hercule II lui demande de donner des cours à ses filles. La duchesse n'est autre que la fille cadette du bon roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, Renée de France (1510-1574) (fig. 4), figure au destin extraordinaire et importante dans le parcours de Porto. Orpheline à 5 ans, elle est élevée dans la cour du successeur de son père, son lointain cousin François I<sup>er</sup>. Passionnée de théologie, elle épouse Hercule II, duc d'Este, fils d'Alphonse I<sup>er</sup> et de Lucrece Borgia, femme la plus excellente et la plus honorable selon Porto (Oratio I), union qui arrangeait François I<sup>er</sup> pour de nombreuses raisons politiques.

Les premiers temps, Renée participe aux festivités de la cour. Mais elle préfère la compagnie

<sup>13</sup> Tavonatti, pp. 89-91.

<sup>14</sup> Wotke, K. (1894) (Ed.), Lilius Gregorius Gyraldus. De poetis nostrorum temporum. Berlin, V, 2.

de poètes, intellectuels et autres humanistes, parmi lesquels de nombreux protestants poursuivis pour leurs tendances réformatrices. Tout en respectant l'Église catholique, elle fait siennes les idées de la Réforme. L'Inquisition va s'intéresser à elle, mais elle n'est pas encore inquiétée, car pour des raisons politiques elle a l'appui du pape. En 1536, elle avait reçu la visite de Calvin, qui comptait sur les femmes de haut rang pour propager le protestantisme. Malgré la surveillance de l'Église romaine, Renée continue à recevoir et héberger des hétérodoxes, surtout depuis 1540 et son installation à Consandolo, à 30 km de Ferrare<sup>15</sup>.

Lorsqu'en 1547 Porto commence ses cours auprès de Lucrece et Éléonore, 12 et 10 ans, il n'est pas déçu, car elles ont déjà suivi des cours de grec et de latin. Entre 1549 et 1551, l'Université de Ferrare étant fermée à cause de la peste, Porto s'installe à Consandolo avec sa famille<sup>16</sup> et

ne se rend à Ferrare que pendant les périodes des cours à l'Université. Consandolo devient le centre de l'activité culturelle de Ferrare, avec la présence de nombreux humanistes.

Porto n'est pas un simple précepteur, mais fait partie du cercle de la Duchesse, et participe aussi au culte, inspiré du calvinisme, du clan rapproché de Renée, avec quelques arrangements envers le catholicisme, manifestant ce que Calvin déplore : le « nicodémisme ».

15 Belligni, Eleonora (2011). *Renata di Francia (1510-1575)*. Un'eresia di corte, Torino, UTET.

16 Un certain Franceschino da Lucca a même été engagé à Consandolo comme enseignant des enfants de Porto.



Fig.4: Renée de France (1510-1574), portrait par Corneille de Lyon

Porto aide Renée dans l'accueil et la protection des persécutés, et correspond avec des adeptes de la Réforme, dont certains en fuite vers l'Allemagne ou la Suisse.

Mais le ciel s'alourdit à Ferrare et Consandolo ; il y a de nombreux espions et dénonciateurs, et Hercule craint que les comportements de sa femme ne nuisent aux équilibres politiques qu'il avait créés. Il veut que Renée revienne à Ferrare et se plie aux conventions de l'Église catholique. Comme elle résiste, une vingtaine de fidèles de sa cour sont éloignés et elle est enfermée au Castello de Ferrare en 1554 (fig. 5), tous ses livres et documents détruits. Porto est licencié de l'Université et avec trois autres membres de

l'entourage de Renée il est accusé d'hérésie. Le 18 mars 1554, il quitte Consandolo et part avec ses deux fils aînés, Hermodore et Xénophon, et deux caisses de livres, trouver refuge dans la Sérénissime République, laissant le reste de sa famille derrière lui.

Quant à Renée, que Calvin admire pour son courage dans une lettre à Farel, elle renie, en apparence, sa foi. En 1560, devenue veuve, elle retourne en France, en pleines guerres de religion, pour passer les quinze dernières années de sa vie dans son château de Montargis, où elle a continué à protéger les réfugiés des guerres de religion et à soutenir Porto.

### Porto à Venise

Arrivé à Venise Porto constate que la situation a changé, le Doge ayant déclaré son intention de combattre les activités hérétiques, et les arrestations, procès, tortures, condamnations, exécutions des hétérodoxes se multipliant.

Porto voit bien le danger, mais il compte sur des amis et des compatriotes<sup>17</sup>. Il vit discrètement sous un faux nom, Pelegrin da Bologna, fait venir sa famille et ils s'installent dans la paroisse de Santa Caterina, lui, sa femme et ses enfants. Pour ne pas susciter des soupçons, il va parfois à la messe, garde des icônes chez lui et, ses livres, certains considérés compromettants, sont entreposés chez un ami. Pour subvenir à ses besoins, il donne des leçons privées de grec et travaille dans l'imprimerie des Manuzio, tout en entretenant des contacts avec des intellectuels

éminents. La duchesse, avec qui il avait gardé contact, le soutient financièrement.

Malgré le danger, il reste en rapports avec des partisans de la Réforme, comme Pietro Carnesecchi, qui meurt décapité. Aussi avec Giovanni Bernardino Bonifacio, marquis d'Oria, chez qui les discussions autour de la religion étaient fréquentes. Mais un serviteur du Marquis le dénonça au Tribunal de l'Inquisition. Le Marquis a pu quitter Venise, mais Porto, arrêté, emprisonné pendant un mois environ, a subi cinq interrogatoires et un procès qui dura trois semaines.



Fig.5: Castello de Ferrare

Des indices témoignent d'une certaine mansuétude à son égard qui laisse penser qu'il a eu des appuis haut placés. En effet, les questions principales qu'on lui a posées ne concernaient pas ses activités, mais plutôt la possession de livres interdits, ses convictions concernant les sacrements, l'autorité papale, les icônes, les indulgences, le Purgatoire et la confession. Comprenant que ses juges savaient beaucoup de choses sur lui, il a adopté une attitude de contrition. Il a rédigé deux confessions où il reconnaît avoir mis en danger son âme en lisant des livres et en

<sup>17</sup> Manoussakas, Manoussos (1982). L'aventure Vénitienne de François Portus. In Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, T. 17, 3, 299-314.

fréquentant des personnes hérétiques, avoir menti parce qu'il pensait à sa famille, qui vit dans des conditions difficiles.

Ces textes, portés au tribunal par son fils Xénophon, lui ont permis d'éviter une humiliante confession publique. Le tribunal l'a condamné en octobre 1558 à ne pas quitter Venise pendant deux ans, à lire tous les jours l'office de la Vierge, à se confesser trois fois par an et à communier, une condamnation somme toute clémentine.

Porto s'est donc soumis, au moins en apparence, ce qui était pour lui la seule manière de recouvrer sa liberté et de protéger sa famille. Sept mois après, il a trouvé le moyen de fuir Venise pour les Grisons, terre d'asile pour les réformés italiens, avec sa femme et ses quatre enfants (la cinquième est née à Chiavenna).

Nous n'avons pas de portrait de Porto. C'est dans le fichier de l'Inquisition, que l'on trouve la seule description de lui: un homme grand avec une barbe grise: « Fo fatto venir al tribunal un homo grando con barba grisa, cappa et say, di eta de anni 46, come el disse... ».

### Chiavenna

Arrivé à Chiavenna et à la recherche d'un port d'attache, Porto s'est immédiatement mis en contact avec d'autres réformés, tels que son ami Castelvetro. Il renoue des échanges épistolaires avec Heinrich Bullinger et Conrad Gessner à Zurich.

En 1561, Porto se rend à Montargis, pour retrouver la Duchesse, qui aurait voulu le garder auprès d'elle et le soutient toujours, ainsi qu'au Colloque de Poissy, et passe à Lyon espérant récupérer des fonds qu'il avait investis

dans un emprunt public émis par les rois de France, emprunt soldé par une faillite<sup>18</sup>.

En s'arrêtant à Genève, il remet à Calvin une lettre de la part de Renée de France. Calvin, connaissant les qualités et le parcours de Porto, qui présente quelques similitudes avec le sien, lui propose de rester pour enseigner le grec. La suite est à lire dans l'article du Professeur Hurst...

François Portus était doté d'une ouverture d'esprit et d'une capacité d'adaptation remarquables. Il était fier, inquiet, discret, réservé, avec, si provoqué, des sursauts d'indignation. Il nourrissait une passion pour l'étude méthodique et approfondie des langues anciennes, le grec mais aussi le latin. Humaniste imprégné de la culture des Anciens, il chérissait la liberté de pensée et la tolérance, recherchait un rapport avec le sacré qui corresponde à son propre système de valeurs, affranchi des superstitions et des hiérarchies. Il a participé à l'essor de l'humanisme au XVI<sup>e</sup> siècle en diffusant la culture grecque en Occident<sup>19</sup>. Il aimait partager, aimait son pays et souffrait de voir sa culture dépérir. Et sans doute a-t-il contribué avec d'autres humanistes de toute origine à développer en Europe cet amour de la langue et de la culture helléniques, qui ont servi plus tard à la libération de la Grèce.

Cléopâtre Montandon

<sup>18</sup> Manoussakas (1985), 313.

<sup>19</sup> Voir Karamanolis, George (2003). Was there a stream of Greek humanists in the late Renaissance? *Hellenika*, 53, 19-46.

Nous signalons qu'un ancien président des AGS, Yves Gerhard, a traduit, avec une introduction et un bref commentaire les *Poètes élégiaques de la Grèce archaïque, Solon, Tyrtée, Théognis, Xénophane et les autres*. Le petit volume de 128 pages vient de sortir de presse. On le trouve en librairie; on peut aussi le commander sur le site internet des Editions de l'Aire, collection Le Chant du monde.

## LES NOTES DE FRANÇOIS PORTUS<sup>1</sup>

### 1/ Le grec à Genève avant François Portus

En 1562, après bien des aventures, François Portus se fixe à Genève. Il y apporte une tradition de l'étude du grec qui lui vient à la fois de son milieu d'origine crétois et de son expérience italienne. Toutefois, pour ce qui touche l'étude du grec, Genève en ce temps-là n'est pas un désert: on y connaît une tradition et l'horizon d'attente des étudiants se trouve déterminé déjà par des présences de maîtres bien connus.

Trois noms se détachent: Sébastien Castellion, Théodore de Bèze, François Bérauld.

#### Sébastien Castellion

Admiré de Montaigne, qui déplore qu'il soit mort de faim «en Allemagne» (il est mort en 1563 à Bâle)<sup>2</sup>, Sébastien Castellion avait enseigné le grec au collège de Rive, dont Calvin lui avait confié la direction en 1541. Des problèmes pécuniaires, ainsi que le début de ses divergences de vues avec Calvin, lui feront quitter Genève en 1544 pour Bâle. Il y deviendra professeur de grec à l'Université. Cependant, c'est moins pour ses talents d'helléniste qu'il devient une figure majeure de l'histoire que pour sa traduction de la Bible et, surtout, pour des prises de position en faveur de la tolérance religieuse qui feront de lui un adversaire convaincu de Calvin, notamment après l'exécution de Michel Servet (1553). Alain Dufour dira de lui: «Il avait inventé la tolérance moderne, mais personne ne l'écoula.»<sup>3</sup>

#### Théodore de Bèze

Une célébrité de son époque. Poète, théologien,

philologue, il avait quitté le monde de l'*intelligentsia* parisienne après s'être converti à la Réforme<sup>4</sup>. Son premier poste en terre réformée sera celui de professeur de grec à l'Académie de Lausanne (1549 sur recommandation de Calvin, qui ne pouvait alors lui offrir d'emploi à Genève). A Lausanne, il se manifestera également comme auteur dramatique (c'est là qu'il écrit *Abraham sacrificiant*) et comme théologien: il y rédige sa *Confession de foi*, dans laquelle le terme «catholique» est utilisé pour désigner les réformés, vrais membres de l'Eglise «universelle» (sens du mot grec «catholique») par opposition aux «catholiques romains», une qualification qui contient une contradiction dans les termes, simples partisans de la papauté...<sup>5</sup>.

Si Théodore de Bèze se trouve à Genève en 1562 pour y accueillir François Portus, c'est le résultat d'une brouille datant de 1558 entre l'Académie de Lausanne<sup>6</sup> et leurs Excellences de Berne (l'autorité politique du pays de Vaud à l'époque, faut-il le rappeler?). Née pour des raisons dites théologiques – influence de Zwingli contre influence de Calvin –, cette brouille a pour résultat l'exil de trois pasteurs chassés du pays de Vaud et la démission consécutive de professeurs de l'Académie de Lausanne. Ces derniers se réfugient en 1559 à Genève. Calvin dispose alors du personnel nécessaire à la création de la «Schola Genevensis»,

1 Résumé de l'exposé présenté le 18 novembre 2021 à l'Université de Genève pour l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, à la suite de l'exposé de Cléopâtre Montandon.

2 Montaigne, *Essais*, I.35 «D'un défaut de nos polices».

3 Dufour (2006), 46.

4 Montaigne l'admire sans approuver sa position en matière de religion, *Essais*, 3.9 «De la vanité», (1588). Ronsard proclame son estime pour Théodore de Bèze dans le *Discours des miseres de ce temps*, cf. Dufour (2006), 101.

5 Dufour (2006), 52-53.

6 Où Théodore de Bèze enseignait le grec depuis 1549, cf. l'article consacré à l'enseignement du grec à Lausanne dans le n° 55 de *Desmos*, 2021, 17-26.



Fig.1: Vue des bâtiments du Collège, inaugurés en 1559 (bâtiment central, à droite) et 1561 (bâtiment sud, à gauche, remanié au XIX<sup>e</sup> siècle)

de son nom latin, l'Académie d'où sortira par la suite l'Université de Genève<sup>7</sup>.

Jean Calvin et Théodore de Bèze avaient tous deux appris le grec auprès du célèbre Melchior Wolmar (1497-1560). Rien d'étonnant, dès lors, à ce que Calvin confie initialement l'enseignement du grec à Théodore de Bèze, qui ne tardera pas à devenir professeur de théologie et recteur: l'enseignement du grec sera confié alors à François Bérauld. Bèze l'helléniste restera cependant présent: il publiera ses éditions du *Nouveau Testament* en 1565 puis en 1582 (et encore en 1589 et 1598), en appuyant son texte grec sur l'un des plus anciens manuscrits connus (5<sup>e</sup> – 6<sup>e</sup> siècle). Il est intéressant de noter que Bèze avait sauvé ce manuscrit de la destruction lors du sac du monastère de saint Irénée à Lyon par les Réformés (1562) et qu'il en fit cadeau à ses collègues de Cambridge en 1581. Ce cadeau était accompagné d'une lettre (6 décembre) dans laquelle il semble perplexe devant ce témoin très ancien des «Ecritures saintes»: selon lui, en effet, il vaut mieux conserver ce manuscrit que le publier («*asservandum potius quam publicandum*»: les variantes relevées par Bèze le philologue

auraient-elles gêné Bèze le théologien?). Quoiqu'il en soit, sous son appellation savante de «Codex Bezae Cantabrigiensis», ce précieux témoin du texte évangélique figure désormais dans toutes les éditions et rappelle l'activité de Théodore de Bèze dans le domaine de la philologie grecque.

### François Bérauld

Cependant, ce n'est pas à Théodore de Bèze que François Portus succédera dans la fonction de professeur de grec. Devenu recteur, Bèze transmettra la charge d'enseigner le grec à François Bérauld d'Orléans, qui avait été son collègue à Lausanne avant qu'il ne déménage comme d'autres en 1559 à Genève. Fils du célèbre historien et éditeur Nicolas Bérauld, l'ami d'Erasmus et le précepteur dès 1530 des trois fils de Gaspard de Coligny, François Bérauld enseignera le grec durant trois ans à Genève (1559-1562) avant d'être rappelé à Orléans. Son enseignement avait rencontré un tel succès que plusieurs de ses élèves avaient alors quitté Genève pour le suivre.

Il convient d'ajouter à ce tableau le fait que l'illustre lexicographe et imprimeur Robert Estienne était venu se réfugier à Genève en 1552. L'un de ses enfants, Henri, également imprimeur et grand helléniste, allait atteindre une gloire durable avec son *Thesaurus Graecae linguae* (Genève 1572) digne pendant de l'ouvrage monumental entrepris par son père, le *Dictionarium, seu Latinae linguae Thesaurus* (Paris 1531).

Il est donc évident qu'à son arrivée, sollicité par Calvin, François Portus rencontre un milieu intellectuel exigeant. Il relève le défi.

## 2/ Enseigner le grec dans l'école de Calvin

L'école fondée en 1559 à Genève par Calvin (fig. 1) poursuit un objectif ambitieux. On peut reprendre ici les termes de Charles Borgeaud: selon lui, en fondant son école...

«*Le réformateur a mis le couronnement à l'édifice*

<sup>7</sup> Au passage, on peut émettre le vœu que si l'on célèbre en 2059 le demi-millénaire de l'Université de Genève, on n'oublie pas de remercier les autorités bernoises pour le rôle éminent que leurs prédécesseurs, peut-être à leur insu, ont joué en qualité de facilitateurs dans cette affaire.

que, vingt années durant, il a élevé laborieusement, opiniâtrement, au prix de sa santé, de sa vie, dans la chétive cité épiscopale, devenue par lui, étroite et gênée en sa ceinture de pierre, la métropole d'une république sans bornes.»<sup>8</sup>

Portus, sympathisant de la Réforme, et plus particulièrement des idées de Calvin, s'engage donc dans un projet qui dépasse le rayonnement des études grecques, mais un projet qui leur fait une part belle. En effet, loin de se limiter à l'étude des textes bibliques grecs, comme on pourrait le penser de prime abord, le programme d'enseignement, qui tend manifestement à former de bons prédicateurs, comporte l'étude des grands textes de la tradition classique. Voici le cahier des charges du professeur de grec selon les *Leges Academiae*, règlement de 1559, dans la traduction française qui fut imprimée par Robert Estienne<sup>9</sup>:

«*Que le Professeur Grec le matin entre après l'Hebrieu, & expose quelque liore de Philosophie qui concerne les meurs, le livre sera d'Aristote, ou Platon, ou Plutarque, ou de quelque philosophe Chrestien. Apres disner qu'il lise (en hyver, depuis une iusques a deux: en esté, depuis trois iusques a quatre) quelque poète Grec, ou quelque orateur, ou historiographe, en un temps d'une sorte, & puis de l'autre: & choisissant des plus purs.*»<sup>10</sup>

Au niveau de l'enseignement supérieur (*schola publica*, par opposition à la *schola privata*, qui constituait le niveau inférieur) huit des vingt-sept heures de cours hebdomadaires étaient consacrées à l'étude des textes grecs, donc près d'un tiers du temps (huit heures également pour l'hébreu, huit heures au total pour toutes

les disciplines réunies sous le vocable de « philosophie » ou « arts », à savoir trois heures pour les mathématiques et la physique, cinq heures pour la dialectique et la rhétorique, et, enfin, trois heures pour la théologie).

Par ailleurs, le professeur de grec pratique la recherche, et surtout dans le domaine de l'édition: lorsque le cahier des charges mentionne « quelque poète grec », on n'oubliera pas que dans le temps de son enseignement à Genève, François Portus a produit une édition de *l'Iliade* (1580).

### 3/ La manière de François Portus

Grâce aux notes de François Portus, publiées par son fils Emile, nous pouvons entrevoir les qualités de Portus dans son rôle d'enseignant. Glissons-nous parmi ses auditeurs pour l'entendre s'exprimer sur deux chapitres essentiels: la tragédie avec les préfaces aux tragédies de Sophocle, et la poésie de Pindare avec ses notes sur le début d'une ode célèbre<sup>11</sup>.

#### La tragédie pour commencer

A propos de *l'Antigone* de Sophocle, Portus expose d'abord l'intrigue de la pièce, puis il note: «*Le premier rôle est tenu par Antigone, le second par Créon, le troisième par Hémon.*»<sup>12</sup>

Cette observation marque un intérêt pour l'exécution antique de la pièce. On sait en effet que les grands tragiques ne disposaient que de trois acteurs. Grâce à l'usage du masque, ces trois acteurs pouvaient assumer plus de trois rôles. Les noms techniques de ces acteurs nous ont laissé un mot courant de notre langue: protagoniste. C'est le « premier acteur », celui qui tient le rôle de plus important et qui,

8 Borgeaud (1900), t.I,2.

9 Les *Leges Academiae Genevensis* sont appelées dans la version française *Ordre du Collège de Genève*, et portent sur l'ensemble de l'institution publique d'enseignement; on utilisera rapidement *Académie* et *Collège* dans leur sens restreint habituel.

10 Cité d'après Reverdin (1992), 93.

11 Les portes nous en sont ouvertes par les deux volumes cités en tête de la bibliographie.

12 «*Antigone agit primas partes, Creon secundas, Haemon tertias*». (p. 26) Les exemples sont repris parmi ceux de l'étude mentionnée: Hurst (2008).

d'habitude, n'en tient aucun autre dans la pièce. Les autres rôles sont distribués entre le «deutéragoniste» («deuxième acteur») et le «tritagoniste» («troisième acteur»)¹³. Attribuer le rôle d'Antigone au «protagoniste» pourrait bien ici relever d'un choix éthique plutôt que d'une analyse littéraire ou de technique de la scène. En effet, selon Aristote: «Nécessairement, une trame bien faite (...) montre un personnage passant du bonheur au malheur, non par vilenie, mais pour avoir commis une grande faute.» (Poétique 1453a 15-16). Le personnage qui correspond à cette définition, dans l'*Antigone* de Sophocle, est manifestement Créon: il est roi, au sommet de l'édifice social, et perd son fils, sa femme, sa nièce, – passant «du bonheur au malheur» –, pour s'être rendu coupable de la «grande faute» de n'avoir pas respecté l'usage des rites funéraires qu'il devait accomplir pour son neveu Polynice. Mais Portus réagit en lecteur attentif à l'aspect religieux, voire plus universellement éthique: Antigone est le personnage pour lequel on est porté à prendre parti, elle défend des valeurs intemporelles et se sacrifie pour cette cause. Portus lui attribue par conséquent le rôle principal, celui que l'on confie au «protagoniste». Cette tendance à privilégier un jugement de type moral se retrouve chez Portus lorsqu'il parle de Laïos. A propos de celui qui fut le père d'Œdipe, et qui devint père pour avoir enfreint l'interdit de l'oracle qui lui commandait de n'avoir pas d'enfants, Portus s'empresse de reprendre l'explication que l'on trouve dans la *Bibliothèque d'Apollodore* (3.5.7): Laïos désobéit à l'oracle et s'unit à Jocaste sous l'effet de l'ivresse (p. 19). C'est donc l'ébriété qui est cause de la naissance d'Œdipe et des malheurs qui s'ensuivront, dont ceux que relate la tragédie d'*Antigone*.

Les remarques de Portus sur les premiers vers de cette tragédie sont révélatrices d'un pan de sa méthode. Résumons ce début: Antigone, en

13 Pour le détail de l'utilisation antique de ces termes: Pickard-Cambridge (1988), 132-135.

scène avec sa sœur Ismène, rappelle à cette dernière les malheurs qui les ont frappées comme descendantes d'Œdipe. Le dernier en date est le décret de Créon interdisant d'enterrer leur frère Polynice, mort au combat devant Thèbes. Après un bref échange, Antigone propose à Ismène de désobéir à l'ordre de Créon.

Voici les observations de Portus:

*«L'essentiel de ce passage, c'est la proposition. Je t'ai réveillée, ma sœur, pour que tu m'aides à ensevelir notre frère. La raison, c'est que Créon a interdit par un édit qu'on l'enterre. Vient ensuite l'amplification: de tous les malheurs que nous avons supportés, celui-là est le pire. Mais le poète a inversé l'ordre: il organise son discours, car la réplique l'exige, en frappant d'abord l'esprit de la sœur par la multitude et l'ampleur des maux qui les assaillent; ensuite de quoi, une fois qu'elle en est affectée, elle lui présente sa proposition, évidemment pour avoir moins de peine à la persuader.»*¹⁴

On constate une prise de hauteur par rapport au texte de Sophocle. Portus n'organise pas son résumé en suivant le fil de la réplique d'Antigone, il donne les éléments de la situation dans leur nudité, puis met le doigt sur le fait que le poète a «inversé l'ordre» de ce qui serait un simple exposé des faits. Et il en donne pour motif la situation dramatique: Antigone veut convaincre Ismène. C'est une lecture à la fois «théâtrale», rhétorique (recherche de la «convenance») et propice à la réflexion théorique en littérature,

Ailleurs, à un niveau plus modeste, on perçoit à l'occasion chez Portus une autre forme de prise de distance, sorte de mouvement d'humeur,

14 «*Summa istius loci ista est: propositio. Evocavi te, soror, ut me adiuvares in fratre sepeliendo. Ratio, quia Creon cavito edicto ne sepeliatur. Sequitur amplificatio: quod omnium malorum et miseriarum quas tulimus, est acerbissimum: sed ordinem invertit et partitur orationem, quia sermo hoc postulat, et afficit prius sororis animum a multitudine, magnitudineque malorum quibus premebantur, deinde affecto iam animo illius, rem aperit, quo videlicet facilius id ei persuadent.*» (p. 28)

comme lorsqu'il ironise à propos d'un commentateur antique, un «scholiaste», du premier vers de *Philoctète*: le premier mot de cette tragédie est «rivage» (en l'occurrence le rivage de Lemnos, l'île où Ulysse vient chercher Philoctète):

«rivage»: ce que dit le scholiaste est faux et ridicule; selon lui, le poète utilise ce mot parce que Lemnos est une île, comme si un continent n'avait pas de «rivages»<sup>15</sup>.

### Passons à Pindare : un exemple suffira

Prenons le début de la première *Ode pythique*, un poème datant de -470 et qui célèbre la victoire du prince («tyran») Hiéron de Syracuse aux jeux de Delphes. Cette année-là, Hiéron avait lancé dans la course un quadriges qui avait remporté la victoire. Rappelons que les odes de Pindare célèbrent des victoires aux jeux sportifs de la Grèce (les «épini-cies») sont des cantates dansées dont on a perdu la musique et la chorégraphie. Il ne nous reste que le texte<sup>16</sup>. Mais ce texte parle parfois de musique et de danse, comme c'est le cas dans les premiers vers de ce poème:

*Lyre d'or, ô joyau en commun possédé  
D'Apollon et des Muses aux tresses violettes,  
Toi qu'écoute le pas ouvrant l'éclat des fêtes  
Cependant que les chœurs obéissent à tes signes  
Quand du prélude entraîneur de rondes  
Tu fais vibrer l'attaque tournoyante...*<sup>17</sup>

Traduction: Willy Borgeaud (1951), 86.

15 (...) ἀκτὴ ineptum et ridiculum est, quod ait Scholiastes propterea Poëtam dixisse ἀκτὴ, quod esset insula Lemnos, quasi desint litorea in continenti. (p.38)

16 Pour la première *Ode pythique*, il existe une musique publiée dans *Musurgia universalis* d'Athanasius Kircher (1650). On peut même l'entendre sur «youtube». Inutile de préciser qu'il s'agit sans doute d'une tentative de reconstitution datant de l'époque d'Athanasius Kircher et non de la musique écrite par Pindare lui-même.

17 Χρυσέα φόρμιγξ ἀπόλλωνος, καὶ ἰοπλοκάμων σύνδικον Μοισᾶν κτέανον, τὰς ἀκούει μὲν βάσις ἀγλαίας ἀρχαί. πείθονται δ' αἰδοὶ σάμασιν, ἀγχισηχόρων ὅπταν προοιμίῳ ἀμβολὰς τεύχης ἐλελιζομένα. Texte d'après l'édition dont se servait très vraisemblablement Portus : Calliergis, 1515 (fig. 2)

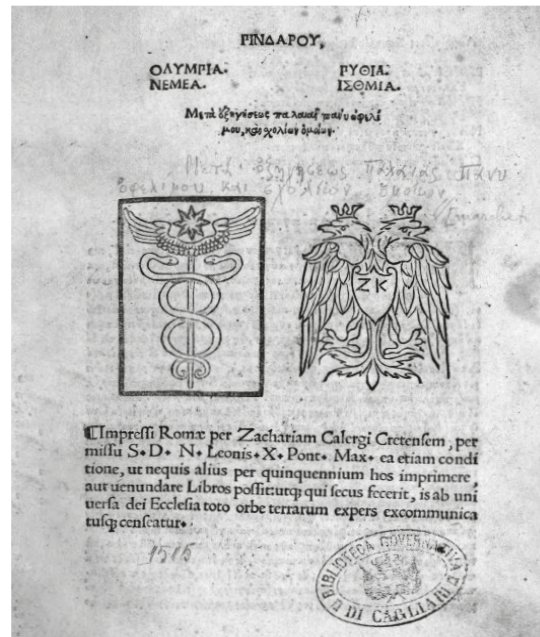


Fig.2: Page de titre de l'édition des odes de Pindare imprimée par Zacharie Calliergis, Rome 1515

Portus commence par évoquer l'aspect matériel de l'exécution (même observation pour l'*Antigone* de Sophocle). Pour lui, ce début montre qu'il faut un chef de chœur, qui entonne le chant et qui entre dans la danse. Il en vient ensuite aux moyens d'expression du poète. La complexité, voire un certain désordre de la forme sont révélateurs d'un état d'exaltation des sentiments:

«...pris par un sentiment, nous sommes emportés au point d'en oublier l'ordre des mots qu'exige le discours. Et adresser la parole à des lyres, ou à d'autres objets inanimés, relève de la poésie et offre un charme merveilleux.»<sup>18</sup>

C'est affirmer la suprématie des sentiments sur les règles et sur les contingences pratiques. Rien de tel ne se trouve dans les commentaires antiques.

On entre alors dans le détail. S'agissant des premiers mots du poème, «lyre d'or», Portus signale la double explication transmise par les scholies

18 «... affectione aliqua animi rapti, ita abducimur, ut consecutionis et ordinis, quem exigit oratio obliviscamur. Citharas autem alloqui, et caetera id genus anima carentia, Poëticum est, et miram iucunditatem parit.» (p.63)

(désignées par le mot latin *interpres* «le commentateur»): il existe en effet une première explication anecdotique selon laquelle Hiéron, commanditaire de l'ode, aurait promis à Pindare une lyre d'or, ce que les premiers mots du texte seraient destinés à lui rappeler; d'autre part, l'adjectif *chrusea* (χρυσέα), «d'or», impliquerait la haute valeur de l'objet qualifié, comme dans l'expression homérique «Aphrodite d'or». Portus n'admet que cette seconde explication. Il rejette l'anecdote de la lyre promise par Hiéron, bien qu'elle repose sur le témoignage d'un historien mentionné par le scholiaste, mais dont le texte est perdu. Il va jusqu'à citer en premier lieu la seconde explication antique et place en deuxième position la première explication, qu'il rejette (p. 63). La main du maître guide clairement les disciples à la fois dans le texte et dans le dédale des interprétations.

On peut en dire autant du commentaire de Portus pour les mots qui suivent: «joyau....d'Apollon».

Voici ce que Portus pouvait lire dans la scholie du premier vers:

«...il n'est pas dit pour rien que la lyre est un bien d'Apollon: c'est en effet en compensation du vol de ses bœufs qu'Apollon reçut le premier d'Hermès cet instrument.»<sup>19</sup>

... et voici son propre commentaire:

«*Joyau d'Apollon*... qualifie à juste titre l'instrument: car Mercure avait ravi, dit-on, les bœufs d'Apollon mais, le larcin une fois découvert, pour apaiser la colère de ce dernier, et gagner ses bonnes grâces, Mercure lui avait fait cadeau de la cithare qu'il venait tout juste d'inventer, selon ce que rapporte la légende.»<sup>20</sup>

On constate que Portus connaît et transmet la tradition antique d'explication de ce texte

19 «...ὄν μάλιστα αὐτῷ παρέδίδεται, τὸ ἀπόλλωνος κτήμα εἶναι τὴν κιθάραν· ἀντὶ γὰρ τῆς τῶν βόων κλοπῆς, παρ' ἑρμοῦ πρῶτος ἐκτήσατο τὸ ὄργανον.» Texte d'après l'édition de Calliergis (1515).

20 «κτέανον ἀπόλλωνος *instrumentum, merito: nam Mercurius boves Apollinis furatus fuisse dicitur, at detecto furto, ut Apollinem iratum placaret, sibique reconciliaret, eum Cithara quam nuper ipse invenerat, donasse fertur.*» (p. 63)

(la « traduction » du nom grec d'Hermès par le latin Mercure est usuelle), mais qu'il la complète en introduisant ici une information de nature à éclairer la situation: Hermès venait d'inventer la lyre au moment où il vole le troupeau d'Apollon et ce dernier est en colère.

Ces données proviennent de *l'Hymne homérique à Hermès*, que Portus exploite ici sans le citer.

On entre dans une considération d'esthétique avec la note qui concerne le participe *elelizomena* (ἐλελιζομένα), traduit par «tournoyante» au vers 4 de nos éditions et qualifiant la lyre:

«...*verbi dulcedine soni dulcedinem expressit divinitus...*» (p. 63)

«...*Par le charme du mot il a exprimé merveilleusement le charme de la sonorité...*»

Cette sensibilité à l'aspect musical du texte est nouvelle: Portus n'en trouvait rien dans les commentaires anciens<sup>21</sup>.

Dans les vers qui suivent, Pindare évoque l'effet de la musique sur l'aigle de Zeus: l'aigle s'endort sur le sceptre divin,

«*Laissant des deux côtés pendre l'aile rapide*»<sup>22</sup>

Traduction: Willy Borgeaud (1951), 86.

Devant cette description, Portus est entraîné à formuler une remarque qui se situe à la limite de l'expérience intime:

«...*lorsque le plaisir nous envahit, les extrémités du corps se relâchent.*»<sup>23</sup>

21 Notons que la querelle relative à la prononciation du grec n'affecte pas ce mot. Portus était partisan d'une prononciation moderne (Baud-Bovy [1949], 27) et s'opposait ainsi à Théodore de Bèze, partisan de la prononciation reconstituée (dite «Erasmienne»).

22 (...) ὦ-  
κεῖαν πτέρυγ' ἀμφοτέρω-  
θεν χαλάξαις –  
Texte selon l'édition de Calliergis (Rome 1515).

23 «...*cum voluptate perfundimur, extremae partis corporis laxantur*» (p. 64)

Rien de tel, évidemment, chez les commentateurs anciens. C'est un lecteur admiratif qui s'exprime ici, dans un contact direct de l'expérience sensible personnelle et du texte poétique. On a l'impression d'être sur la voie qui mènera, bien plus tard, à l'« école genevoise » de critique littéraire.

Ainsi, la Crète, qui fut l'un des refuges importants des études grecques après la prise de Constantinople en 1453, est le lieu de provenance du premier professeur de grec « au long cours » de l'Académie de Genève dès 1562, François Portus. Héritier d'une

longue tradition, il nous apparaît à travers ses notes comme un enseignant stimulant, connaisseur critique de son domaine et capable d'ouvrir des voies nouvelles à l'interprétation des textes. Ces qualités n'ont pas échappé à l'attention de son auditoire, et notamment pas à celle d'un élève promis à la célébrité : le jeune Isaac Casaubon.

André Hurst  
Université de Genève, avril 2022.

## BIBLIOGRAPHIE

### a/ Notes de François Portus (publications posthumes dues à son fils Emile) :

*Francisci Porti Cretensis in omnes Sophoclis Tragoedias prolegomena ut vulgò vocantur* Morges 1584.

*Francisci Porti Cretensis Commentarii in Pindari Olympia, Pythia, Nemea, Isthmia, apud Ioannem Sylvium* 1583. (= Jean Dubois, Genève).

### b/ Edition de Pindare contemporaine de Portus :

ΠΙΝΔΑΡΟΥ ΟΛΥΜΠΙΑ ΠΥΘΙΑ ΝΕΜΕΑ ΙΣΘΜΙΑ, μετὰ ἐξηγήσεως παλαιᾶς πανὺ ὠφελίμου, καὶ σχολίων ὁμοίων, Rome (Zacharias Calliergis) 1515 .

### c/ Ouvrages cités :

Baud-Bovy, Samuel (1949), « Un Crétois au Collège de Genève ; François Portus », *Annales du Collège de Genève*, 8<sup>me</sup> année, 22-27.

Borgeaud, Charles (1900), *Histoire de l'Université de Genève*, Genève.  
Borgeaud, Willy (1951), *Pindare. Dix odes mises en français et commentées par W.B.*, Lausanne (Rencontre).

Dufour, Alain (2006), *Théodore de Bèze, poète et théologien*, Genève (Droz).

Hurst, André (2008), « François Portus philologue » dans *Mythes et réalités du XVI<sup>e</sup> siècle. Foi, idées, images. Etudes en l'honneur d'Alain Dufour*. Alessandria (Edizioni dell'Orso), 111-119.

Pickard-Cambridge, Sir Arthur (1988), *The Dramatic Festivals of Athens*, second edition revised by J.Gould and D.M.Lewis, reissued with supplement and corrections (Oxford, Clarendon Press).

Reverdin, Olivier (1992), « Livres grecs imprimés à Genève ». *Librarium* 35/2 (Revue de la société suisse des bibliophiles).

## CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISES DE LAUSANNE 2021-2022

L'événement principal de l'année 2021 fut le bicentenaire du soulèvement du peuple grec contre l'occupant ottoman. Dans ce cadre, la Ville de Lausanne a souhaité honorer Ioannis Capodistrias, qui a joué un rôle déterminant lors de la constitution du Canton de Vaud, et le faire connaître au plus grand public vaudois. L'occasion nous était ainsi donnée d'informer le public lausannois sur le déroulement de la révolution et sur le philhellénisme, international et local.

La préparation des manifestations liées à cette commémoration, que nous avons exposées en détail dans DESMOS de l'an passé, nous a amenés à suspendre toute autre activité des AGS. Nous vous rappelons que, pour pérenniser le contenu de l'exposition et de marquer physiquement le bicentenaire, le Comité a pris l'option d'éditer un numéro spécial – portant le n° 54, juin 2021 – et de le distribuer à tous nos membres.

Ainsi que nous vous l'annoncions, l'exposition aura trouvé une intéressante continuation puisque les panneaux résumant les luttes de libération des Grecs ainsi que la vie et l'œuvre de Ioannis Capodistrias se trouvent actuellement exposés au monastère orthodoxe de Beinwil, dans le canton de Soleure, dont nous vous conseillons vivement la visite. La production de panneaux en allemand est en cours car la majorité des visiteurs de Beinwil est germanophone.

L'année 2021 s'est terminée par la visite, le 4 décembre des expositions «Genève et la Grèce» et «Le goût de l'antique» au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, sous la conduite et les précieuses explications de notre membre Ferdinand Pajor, co-commissaire de la première exposition.

Les restrictions liées à l'épidémie ont marqué les débuts de l'année suivante, 2022. Ceci nous a obligés à organiser certaines manifestations par

visioconférence. Ce fut le cas pour la première, organisée le 9 février dans le cadre de la journée mondiale de la langue grecque, en collaboration avec l'Ecole Grec pour Tous et ESTIA, sous l'égide du Consulat général de Grèce. Gilles Decorvet, conteur, enseignant et traducteur littéraire, nous a passionnés avec son exposé sur le thème «Grec et français: deux langues en dialogue».

L'évolution de la pandémie nous a permis de tenir notre Assemblée générale en présentiel, le 22 mars 2022. A l'issue de la partie statutaire, Gilles Decorvet a réussi à captiver toute l'assemblée en racontant des contes soit disant destinés aux petits... La soirée s'est terminée par un mezzé qui a permis aux membres de se retrouver après une longue période de restrictions et d'isolement.

**Desmos:** Après l'édition du numéro spécial consacré au bicentenaire de la révolution grecque, le n° 55 de DESMOS est sorti de presse en novembre, comme à l'accoutumée.

**Prix Valiadis:** le prix Constantin Valiadis a été remis le 21 septembre 2022, à Jérôme André, pour son mémoire de Master en archéologie classique intitulé: «Murmures de murs. Etude d'un édifice de la basse époque hellénistique dans le sanctuaire d'Artémis à Amarynthos».

**Cours de grec:** suite à la cessation d'activité d'Alexandra Gramunt, nous avons établi un partenariat avec l'Ecole Grec pour Tous, qui dispense un enseignement adapté aussi bien aux enfants qu'aux adultes. Vous trouvez le lien vers l'Ecole Grec pour Tous sur notre site internet.

**Nouveau membre**

M<sup>me</sup> Chloé CHEZEAUX

Alexandre Antipas

## JOURNÉES 1925-1944

de Georges Sféris,

Traduit par Gilles Ortlieb,

éditions Le bruit du temps 2021

Enfant de l'hellénisme asiatique, Sféris est né à Smyrne. Son terrain de jeux, Skala de Vourla, était pour lui « comme un conte des Mille et Une nuits où tout n'était que magie » Cette origine est importante car Sféris, tout au long de sa vie dans les divers ministères du gouvernement grec, a toujours vu son pays à distance critique.

Son journal, magnifiquement publié par Antoine Jaccottet dans une traduction de grande qualité de Gilles Ortlieb, donne à entendre la voix d'un perpétuel exilé.

Sféris vit à Paris puis à Londres et en Albanie avant de suivre le gouvernement grec en exil en Egypte, en Afrique du Sud, en Palestine et en Italie. Il parle français et anglais majoritairement, pendant toutes ces années, avec les diplomates qu'il fréquente. Il doit rédiger des rapports en katharevousa, la langue pure et officielle, alors qu'il est le défenseur acharné de la langue démocratique et populaire dans laquelle il écrit ses poèmes.

Du 16 février 1925 à Noël 1944, en quatre grandes parties nommées « Journées », l'auteur raconte ses états d'âme, ses rencontres avec Henry Miller, Lawrence Durrell ou André Gide, ses voyages, ses lectures, ses traductions de Byron, T.S. Eliot, Valéry ou encore Apulée, il cite des lettres, des poèmes, s'interroge sur la marche du monde et sur son travail d'écrivain.

Au début, le poète parle de ses difficultés à écrire, d'un piétinement douloureux; il s'accroche alors à la musique, fréquente les salles de concert de Londres avec assiduité et rêve même d'aller étudier la composition à Paris.

Au fil des années, l'écrivain prend de l'assurance, ses réflexions s'amplifient sur la politique dans cette période troublée, sur la langue et la littérature et sur son propre travail et c'est la lucidité de Sféris qui frappe, face aux tergiversations des Européens devant la montée du nazisme, face au racisme en Afrique du Sud ou à la menace de guerre civile en Grèce.

« Ce pays qui nous blesse, qui nous épuise » (5 janvier 1938), il le critique parfois avec acidité, en dénonce les travers. Mais cette patrie lui tient fortement à cœur et il travaille avec acharnement à faire connaître les œuvres qu'il admire comme le journal du héros de l'indépendance Makriyannis, qu'il désire éditer, ou les poèmes de l'Alexandrin Constantin Cavafy, à qui il veut consacrer un essai, ceux de Solomos, Kalvos et de ses contemporains Elytis, Sikelianos ou Kazantsakis.

C'est la poésie qui le tient debout et toute sa volonté, sa patience obstinée d'artisan du langage qui le poussent à faire entendre sa voix, d'abord timidement et à compte d'auteur avec un personnage qui est un peu son double : Stratis le marin, avant de s'imposer plus largement jusqu'à obtenir le premier Prix Nobel accordé à un Grec, celui de littérature en 1963.

Sa volonté d'écrire est constante, dans des conditions d'existence parfois très chahutées.

« Je travaille. J'ai commencé deux ou trois poèmes d'une centaine de vers chacun ; j'ai fait le plan du prochain livre. J'ai repris deux anciens poèmes que j'avais commencés à Athènes ; je m'efforce d'écrire quelque chose qui puisse s'écouter. » (29 novembre 1931)

« Je regrette d'écrire si peu dans ce journal, et de le tenir de façon si désordonnée. Le temps me manque. » (23 mai 1943)

Ce parcours singulier, souvent tumultueux, que Gilles Ortlieb, dans sa préface, qualifie « d’Odysée », ramène enfin Séféris à son Ithaque :

« Aujourd’hui, cela fait exactement trois années et demie que j’ai quitté le Pirée, le 22 avril 1941. C’est la plus belle journée du monde, la plus légère », écrit-il le dimanche 22 octobre 1944.

Depuis 1925 il a parcouru le monde, souvent loin de son pays, ce pays qui lui manque

et... qui le blesse, ce pays dont il sera la voix avec le couronnement du Nobel.

Il faut saluer le remarquable et très fouillé travail de notes d’Amaury Nauroy, fidèle collaborateur de la RBL. Cet appareil critique replace dans son contexte historique et littéraire le parcours de Séféris de manière très éclairante.

(Texte paru dans la Revue de Belles Lettres 2022)

J.D. Murith

## AUTRES LECTURES

### Le lys et le serpent

Nikos Kazantzaki  
Trad. Jacqueline Moati-Fine  
Ed. Cambourakis 2021

### 8 heures 35 minutes

Fotini Tsalikoglou  
Trad. Clara Villain  
Ed. Cambourakis 2021

### La première veine

Yannis Makridakis  
Trad. Clara Villain  
Ed. Cambourakis 2022

### La Caisse

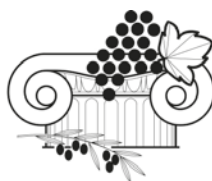
Aris Alexandrou  
Trad. Colette Lust  
Ed. Cambourakis 2022

### Ombre

Lefteris  
Giannakoudakis  
Trad. Lucile Arnoux-Farnoux  
Ed. Cambourakis 2022

## Importation directe de spécialités grecques

### Vins-Alimentation-Spiritueux



Route de Lausanne  
CH-1610 Oron-la-Ville  
Tél. 021 907 90 10 / 781 20 10  
Fax 021 907 62 10

## Τὸ εἰκοσιδύο, 1922

### LA FIN DE LA MEGALE IDEA , L'ASSOCIATION J.-G. EYNARD ET SON PRÉSIDENT EDOUARD CHAPUISAT

On a vu dans un précédent article<sup>1</sup> que ce n'est pas un hasard si l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard est née au cours de l'été 1918. Les motifs qui présidèrent à cette fondation étaient ambitieux et précis, intervenant à un moment où la Suisse avait toutes les chances de devenir la plaque tournante de la paix mondiale dans l'optique des fondateurs de la Société des Nations.

Le *Journal de Genève*, parfois aussi *La Gazette de Lausanne* (ensuite *JdG*, *GdL*), ne manquent pas de se faire l'écho des manifestations organisées par les Hellènes – comme on disait alors – de Genève et des activités de l'Association. Les entrefilets qu'on y trouve ont valeur de document et leur rédaction est succincte de façon savamment étudiée : nous les prendrons pour guide.

#### Débuts prometteurs

Les 18 et 19 décembre 1918, le *JdG* annonce « un thé-concert hellénique au bénéfice des populations martyres de la Macédoine... que complétera une exposition de photographies dues à M. Fréd. Boissonnas ». Ce qui importait sans doute le plus au gouvernement grec qui avait favorisé la fondation de l'Association était que celle-ci soutienne la position de la Grèce eu égard aux Grecs qui vivaient en dehors du Royaume de Grèce, en évitant toute polémique qui aurait risqué de produire l'effet contraire. Pour montrer comment cela était suivi avec attention en Grèce, citons juste le *JdG* du 22 février 1920, qui relève avec satisfaction que le philhellénisme des journaux suisses était apprécié à Athènes : une bonne note qui récompensait aussi indirectement l'Association de ses efforts. Le 10 janvier 1919, le *JdG* annonce la fondation à Athènes d'une Ligue gréco-suisse « Jean-Gabriel Eynard ».

<sup>1</sup> Le lecteur voudra bien se reporter à « La naissance de l'Association Eynard à la fin de la Première Guerre mondiale », *Desmos* 52 (2019), pp. 5-13.



Fig.1: Le monument à Jean-Gabriel Eynard, actuellement installé sur le côté du Palais Eynard

« Cette Ligue est appelée à rendre de grands services à nos industriels suisses, puisqu'elle a avant tout un but commercial ». Renforcer les rapports économiques entre les deux pays, en fonctionnant comme une chambre de commerce, faisait également partie des ambitions des fondateurs de l'Association gréco-suisse de Genève, qui se dota aussitôt d'une Commission économique. Les deux associations se considéraient comme sœurs et « spéculaires ».

En 1919, comme, et encore plus que l'année précédente, la fête nationale hellénique – qui tombait alors à Genève le 7 avril à cause de la différence de calendriers –, avait été fêtée avec enthousiasme par les associations estudiantines grecques de toute la Suisse. Le président de l'Association Eynard avait été invité à prendre la parole, en présence des autorités, notamment genevoises et grecques, qui donnaient un caractère semi-officiel à la pose de la couronne devant le monument à Eynard (fig. 1), inauguré à l'entrée du parc des Bastions sous le rectorat de Bernard Bouvier (1906-1908).

Dans aucune circonstance sans doute le côté idéal – affectif oserais-je dire – de l’engagement de quelques fondateurs de l’association ne ressort mieux que du discours prononcé par le président récemment élu, discours dont le *JdG* du 8 avril 1919 se fait ample-ment l’écho. L’amitié avec les Grecs remontait à ses années d’étude, dit Edouard Chapuisat : « Je me suis souvenu aussi et surtout de l’heure pleine d’angoisse que nous vécûmes avec nos amis grecs lorsque nous les accompagnâmes à la gare de Cornavin [...] eux s’en allaient pour défendre leur patrie injustement attaquée par les Ottomans... » Et en leur apportant le salut de l’Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, Edouard Chapuisat ajoutait : « Ne pensez-vous pas que la constitution de cette Association gréco-suisse placée sous le parrainage du grand philhellène que fut Eynard est, en quelque sorte, la consécration, non seulement des sympathies qui unissent nos deux nations, mais aussi des idées démocratiques qui les font vivre ? » L’Association lui apparaît comme un jalon dans « nos efforts pour que, chaque jour davantage, nos deux pays apprennent à mieux se connaître, à mieux s’aimer et à s’appuyer l’un sur l’autre aussi bien du point de vue économique que du point de vue intellectuel ». Après avoir évoqué les grands du passé, artisans de cette amitié, Capo d’Istria et Eynard, son discours prend un envol plein d’idéalisme et d’optimisme, qui reflète bien le moment historique dans lequel il a été prononcé, lorsqu’il dit, en citant les grands modèles du moment, Venizélos et Gustave Ador : « Développons nos commerces, nos industries, mais développons surtout nos esprits et nos âmes. » (*JdG* 8.IV.1919)

### Grand jeu dans la cour des grands

Le 14 avril 1919, selon le correspondant du *Journal*, une magnifique conférence de Victor Bérard sur Homère et Calypso accompagna le vernissage d’une exposition de photographies de la Grèce de Fred Boissonnas, à Paris<sup>2</sup>. L’exposition fut inaugurée

2 Nous suivons l’usage de Frédéric Boissonnas, qui utilisait la forme brève de son nom et signait « Fred Boissonnas » ; le *JdG* mettait, lui, son point d’honneur à marquer l’abréviation par un point, que nous reproduisons dans les citations.

par E. Chapuisat, « en sa qualité de président de l’Association J.-G. Eynard ». Il affirma entre autres devant un public parisien applaudissant « que Genève avait pu revendiquer à bon droit le titre de capitale du philhellénisme occidental et qu’elle continuait à le mériter ». Tout cela, sous les yeux, pourrait-on dire, des représentants des pays qui prenaient part à la conférence de Paris préparant les traités de paix qui devait mettre fin à la Première Guerre mondiale (*JdG* 19.IV.1919).

Le premier président de l’Association, Edouard Chapuisat, historien de la Genève du XIX<sup>e</sup> siècle et de la renaissance grecque, député et récemment nommé directeur du *Journal de Genève* était une personnalité en vue, en contact avec le ministre grec des affaires étrangères, le juriste Nicolas Politis, et même avec le premier ministre Venizélos. Il jouissait de leur confiance, les marques de son attachement à la cause grecque étaient éprouvées : ses convictions sur le rôle que la Grèce avait joué dans la naissance de la civilisation européenne et le rôle que la Grèce allait désormais jouer au Proche-Orient dans la consolidation et l’élargissement de l’Europe étaient inébranlables. De plus, il ne faut pas oublier que le *Journal de Genève* était généralement considéré comme le porte-parole officieux de la Société des Nations.

Ainsi, trois mois après que l’assemblée générale publique avait ratifié les décisions d’abord prises en cercle restreint – à cause de l’épidémie de grippe qui sévissait alors – en mai et juin 1919, à l’invitation de Venizélos lui-même, Chapuisat accomplit un voyage en Grèce et dans les territoires « irrédimés », comme on le disait à l’époque<sup>3</sup>, au cours duquel il eut presque droit aux égards observés envers un chef d’Etat.

Pour se rendre en Grèce, il passa par l’Italie, et il ne fit pas que la traverser par deux fois : il fut même

3 Les territoires « non rachatés », c’est-à-dire non délivrés, ceux où vivaient des populations, en l’occurrence grecques, hors des frontières de leur Etat national ; seul l’abstrait « irrédentisme » est resté dans l’usage et les dictionnaires courants.

reçu au Quirinal par le roi, au cours d'une audience extraordinaire exceptionnellement longue et cordiale. Entre autres, Chapuisat entretint le roi de sa visite de Smyrne, il ne se priva pas de lui apporter un regard sur la situation très différent de celui que donnaient les journaux italiens. En Grèce, il eut des contacts avec de nombreuses personnalités de premier plan. Il fut conduit visiter les sites des guerres balkaniques. A Thessalonique il rencontra le gén. Paraskevopoulos, qui avait dirigé le débarquement grec à Smyrne. De Constantinople un contre-torpilleur fut spécialement détaché afin de le conduire à Smyrne, comme il le raconta brièvement dans un article paru le 28 juin 1919 en 1<sup>ère</sup> p. du *JdG*. Il avait pu se rendre compte personnellement que la situation était calme, sous le contrôle d'un gouverneur grec extrêmement soucieux d'éviter toute occasion de plaintes de la part de la population musulmane.

#### Développements

Le 25 avril 1920, le *JdG* (information reprise par la *GdL* 28 avril 1920) signalait qu'avait eu lieu la première assemblée générale ordinaire de l'Association et se plaisait à signaler «une initiative de l'Association, qui consentirait à faire fonction de bureau de renseignements et de conseil pour les étudiants hellènes [...] en dehors de toute action politique...» Cette initiative revenait à l'archéologue Waldemar Deonna, qui n'était pas encore professeur d'archéologie à l'Université et qui devint plus tard président de l'Association, lequel pouvait compter sur l'appui de Bernard Bouvier, ayant le souci des étudiants (recteur, il fut le créateur de la Maison internationale des étudiants), et de Victor Martin, déjà professeur de grec, futur recteur et président de l'Association.

Toujours le *JdG* annonçait, le 10 mai 1921, une conférence souvenirs de Fred Boissonnas, le 1<sup>er</sup> octobre 1921, une conférence sur la musique grecque par Petro Petridès «lecteur de grec moderne à la Sorbonne et compositeur de musique». Le 18 décembre 1921, il informait le lecteur que l'Association patronnait une conférence publique à l'Athénée par «le colonel Feyler, envoyé spécial du *Journal de Genève* sur le

front gréco-turc», avec «projections lumineuses de la maison Fréd. Boissonnas»: «Des photographies remarquables, dues à son compagnon de voyage, M. Henri Boissonnas, illustraient son exposé» (*JdG* 21.XII.1921).

#### Une suggestion raisonnable

Le 24 décembre 1921, en p. 4 du *JdG*, on pouvait lire un article signé H[orace] M[icheli] (grand connaisseur de la Grèce) intitulé «Autour des questions orientales» soutenant la nécessité de corriger le traité de Sèvres à la suite du rapprochement franco-turc. Citant le *Times* l'auteur écrivait «que les apparences et les illusions sur lesquelles il [le traité de Sèvres] était fondé se sont évanouies». Une Thrace autonome, sous la protection d'une grande puissance ou de la SdN, serait un avantage pour la Grèce, soutenait-il. Chapuisat lui-même n'aurait pas été l'homme politique et l'historien qu'il était s'il ne s'était pas rendu compte que rien n'était plus comme avant, malgré les apparences, depuis la défaite électorale de Venizélos (novembre 1920). Sans doute alerté par les conversations qu'il ne manqua pas d'avoir avec Politis en décembre 1920, lors de la session de la Société des Nations, il mit au point une série de propositions à soumettre au nouveau gouvernement, alors que la Grèce était encore en position de force pour négocier avec le véritable patron de la Turquie. Ces propositions, où on reconnaissait un caractère d'arbitrage typiquement suisse, et d'autres sans doute incitant la Grèce à négocier avec Kemal Pacha, furent toujours rejetées par les forces politiques et une presse de Grèce unanimes, alors qu'il était encore temps.

Ce qui devait arriver arriva, ή καταστροφή, la catastrophe d'Asie Mineure, entraînant l'abandon des territoires micrasiatiques dans des circonstances tragiques par les populations grecques, après une présence de trois millénaires, en septembre 1922.

#### L'Association gréco-suisse J.-G. Eynard face à la Catastrophe d'Asie Mineure

Après avoir décidé d'adresser à la section d'Athènes une somme de 1000 fr. destinée aux réfugiés de

Smyrne (*JdG*, 20.X.1922), l'année se terminait pour l'Association sur un digne communiqué visant à contrebalancer les outrances de certaine propagande «turcophile» :

**Nous protestons!** La vague de sentimentalisme ottoman qui a traversé la France est venue déferler jusque dans notre pays. Les manifestations turcophiles se multiplient. Colonels de l'armée suisse, professeurs de nos universités s'extasient sur les « héros de l'indépendance » [...] prétendent exprimer les sentiments du «peuple suisse». On croit rêver lorsqu'on lit certains articles dithyrambiques sur la Turquie...

«...que la Turquie, entrant dans la Société des Nations, s'inspire désormais des principes de paix et de tolérance envers les minorités ethniques, nous serons les premiers à y applaudir. Mais est-ce une raison [...] pour prostituer la mémoire des héros de notre indépendance helvétique sur les champs de carnage des Arméniens? Nous dénonçons, à ceux qui adulent les Turcs, le droit de parler au nom du peuple suisse ! J. M.» (*JdG*, 21 déc. 1922 1<sup>ère</sup> page)

Le 27 décembre, le *JdG* annonçait: «Nous recevons le communiqué suivant:

**Pour la civilisation européenne** – Les récents événements de la lutte orientale ont déterminé dans certains milieux un revirement d'opinion en faveur des Turcs, contre lequel l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard se fait un devoir de protester.

Cherchant à resserrer les liens multiples, intellectuels et matériels, qui unissent depuis longtemps la Grèce à la Suisse, elle se garde de toute ingérence politique et n'a pas à prendre parti dans le conflit [...], cependant, ne saurait demeurer muette aujourd'hui sans renier ses principes mêmes [...]  
Genève [...] reconnaîtrait-elle, passive, le seul droit de la force?

L'histoire recommence. La culture européenne, héritière en droite ligne de la civilisation hellénique, se sent de nouveau menacée...

Genève, qui a toujours voulu conserver sa liberté d'action et de pensée, et assurer celle des autres, se doit de protester contre tout aveuglement, au nom même de cette civilisation européenne...

*Au nom de l'Association Gréco-Suisse Jean-Gabriel Eynard:*

*Le président: Edouard Chapuisat*

*Le vice-président: W. Deonna»*

Point n'est besoin de chercher loin pour trouver à qui et à quoi répondait ce communiqué. Le *JdG* avait rendu compte le 18 décembre d'une manifestation triomphaliste de la Société suisse des amis de la Turquie organisée à Lausanne par le col. Fonjallaz – au cours de laquelle le professeur Pittard, le fameux ethnologue, avait pris la parole –, faisant suite à une assemblée présidée par Ismet [Inönü] Pacha à Genève (compte rendu dans le *JdG* du 11 décembre). De plus, la *GdL* du 23 décembre avait publié en première page un long éloge de la Turquie kémaliste par P[aul] Gentizon.

Affirmer ne pas faire de la politique lorsqu'il s'agit de défendre des valeurs ou un idéal est trop souvent une façon de se dérober à un devoir moral, découlant d'un engagement ou de l'humanité; on confond alors hypocritement la défense de valeurs et l'abstention de défendre des causes partisans avec partialité. Après l'enthousiasme et les grands projets des années 1918-1921, le brusque revirement de scénario faillit sonner l'heure d'une fin prématurée de l'Association. Si ce ne fut pas le cas, le sens moral et l'amour sincère de la Grèce de quelques membres du Comité réunis autour du président Chapuisat eurent certainement en cela un poids déterminant.

Matteo Campagnolo

## SOUVENIRS DE GRÈCE

### UN HELVÈTE PRÉCEPTEUR À LA COUR ROYALE GRECQUE 1899-1902<sup>1</sup>

Au mois de septembre 1899, on me proposa d'aller à Athènes comme précepteur du prince Georges<sup>2</sup>, fils aîné du prince royal de Grèce<sup>3</sup>. Je dis «oui» avec plaisir et le 20 novembre de cette année, je partais de Berne, heureux de voir la Grèce et de passer quelques années en pays classique. J'étais pressé et je pris la route



Fig. 1: Extrait des Actes de la Société jurassienne d'Emulation, année 1910-1911

la plus courte par Milan-Brindisi-Patras. Trois jours après mon départ j'apercevais la côte de la Grèce: le bateau s'approchait de Corfou; c'était le soir; le soleil au déclin dorait les montagnes des îles et de l'Albanie; dans une mer du bleu le plus azur, les dauphins par douzaines jouaient et faisaient

rejaillir les vagues. Pour la première fois, je voyais l'inoubliable tableau du paysage grec, la ligne noble et pure des montagnes, les couleurs

chaudes qu'aucune brume n'estompe ou n'atténue. Le lendemain, 24 novembre, je débarquais à Patras.

Un chemin de fer à voie étroite mène de Patras à Athènes. A gauche la vue embrasse le golfe de Corinthe, semblable à un de nos lacs italiens pour la forme et pour les dimensions; à droite les montagnes de l'Achaïe laissent souvent si peu de place à la voie ferrée que celle-ci a dû être consolidée en maint endroit par des poutres de fer. Dans les espaces libres de la côte, on voit des cultures de raisins de Corinthe, l'article d'exportation le plus important de la Grèce.

Cette importance se fait sentir très régulièrement dans les fluctuations du change. Comme j'étais payé en or, j'ai pu constater, pendant les deux hivers que j'ai passés à Athènes, l'influence du raisin de Corinthe sur ma bourse. Peu avant le Nouvel-An, quand les Anglais payaient la marchandise reçue en automne, mon napoléon ne valait que 29 ou 30 drachmes en papier; mais vers le printemps, j'avais la joie bien égoïste de recevoir 33 et même 34 drachmes pour vingt francs. La monnaie grecque n'est pas composée de pièces trébuchantes, ce sont de petits bouts de papier de quelques centimètres carrés et d'une propreté plus que douteuse. Je dois ajouter que depuis lors le gouvernement grec a réussi à améliorer le crédit du pays; l'agio sur l'or n'y est plus que de 5 à 10%. Quoi qu'il en soit, durant tout mon séjour en Grèce, je n'ai jamais eu en main une seule pièce blanche, mais seulement du cuivre et du billon pour la petite monnaie, et des billets de la banque d'Etat comme pièces de un et de deux francs. En 1899, le billet de cinq francs n'existait pas; il n'y avait pas de coupures entre ceux de deux et de dix drachmes; mais le besoin de la pièce de cent sous se faisait si bien sentir que le public avait recours à un moyen

1 Extrait des Actes de la Société jurassienne d'Emulation, année 1910-1911 (fig.1)

Né en 1877 à Bienne, Charles Schindler fit ses études littéraires à l'Ecole cantonale de Porrentruy. Il fit de rapides études à l'Université de Berne, puis est parti pour l'étranger de bonne heure et durant plusieurs années, a été précepteur en Grèce et en Russie. Ce texte relativement long a été divisé en deux parties, la seconde paraîtra dans le *Desmos* 2023.

2 Georges, fils aîné de Constantin I<sup>er</sup>, deviendra roi de Grèce entre 1922 et 1924, puis entre 1935 et 1947 sous le nom de Georges II

3 Il s'agit de Constantin, fils aîné de Georges I<sup>er</sup> et Olga, grande duchesse de Russie. Constantin deviendra roi de Grèce entre 1915 et 1917, puis entre 1920 et 1922.

très simple pour s'en procurer: on déchirait un billet de dix drachmes en deux (fig 2.). Toutefois, les billets de cinq drachmes furent mis en circulation dans le courant de l'année 1900. Mais je me suis arrêté à la gare d'Aegion, au tiers du chemin qui conduit de Patras à Corinthe. Avec mon compatriote et collègue, le précepteur du prince Christophore<sup>4</sup>, fils cadet du roi, je me promenais tranquillement sur le quai de la gare. Pour nous garantir d'une invasion nous avons, moyennant un pourboire glissé au conducteur, fait fermer la porte de notre coupé. Tout à coup le train siffle, se remet en marche et notre conducteur ne paraît pas ; si nous ne voulons pas rester en plan, nous sommes obligés de nous accrocher sur le marchepied extérieur. C'est ce que nous faisons et quelques minutes se passent avant que le conducteur, qui se trouve à l'autre bout du convoi, nous aperçoive et vienne enfin nous ouvrir notre portière.

A une station plus loin, le train s'était à peine remis en marche que des coups de feu retentissaient de tous côtés ; naturellement, je ne m'attendais à rien moins qu'à une visite du roi des Montagnes<sup>5</sup>. Cependant le train continue son chemin, la fusillade aussi. Nous n'osons pas regarder par la fenêtre car il nous semble entendre siffler les balles. Enfin, le train s'arrête à une gare et nous en voyons descendre une noce de paysans qui était allé chercher la fiancée au village voisin et l'amenait en triomphe dans sa nouvelle patrie.

Corinthe, l'Isthme, Mégare, Salamine, Eleusis, défilent devant le voyageur au cours de ce trajet de Patras à Athènes, qui dure huit heures. Les paysages des bords du golfe de Corinthe et de celui d'Egine donnent une première idée de la Grèce: ce sont des plaines cultivées, des bosquets

d'oliviers dans lesquels sont enfouies les petites maisons des villages ; des montagnes nues et déboisées. En cette fin de novembre, les sommets couverts de neige annoncent l'hiver tandis que sur la côte règne un printemps éternel. La nuit était tombée quand nous arrivâmes à Athènes. Le lendemain j'entrais en fonctions comme précepteur de prince.

Le prince Georges (fig. 3), mon élève, avait 9 ans. Fils aîné du Prince Royal, alors âgé de 31 ans, c'était un garçon éveillé et assez doué. Comme tous les enfants des familles royales, le prince Georges parlait plusieurs langues: le grec et l'anglais très bien, suffisamment l'allemand, qu'il avait eu l'occasion d'apprendre pendant les séjours que sa famille faisait chaque année à Friederichshof près de Francfort, chez sa grand-mère, l'impératrice Frédéric [Schindler désigne ainsi l'impératrice Victoria, épouse de Frédéric III, empereur d'Allemagne de mars à juin 1888, et mère de Sophie, épouse du Prince Royal Constantin de Grèce, et de l'empereur d'Allemagne Guillaume II]. Les bonnes anglaises avaient été sa seule compagnie jusqu'alors et son instruction était très négligée: quelques leçons d'écriture, et c'était tout. Il fallait commencer par les premiers éléments. La journée fut très occupée dès que j'entrai en fonctions: dès 8 heures du matin, leçons interrompues seulement par une promenade avant et après le déjeuner de 1 heure; après le dîner à 4 heures, une leçon ou deux et des préparations jusqu'au coucher, à 7 heures.



Fig. 2: Demi-billet de 10 drachmes, utilisé vers 1900 en guise de billet de 5 drachmes, coupure qui n'existait pas encore.

4 Né en 1889, frère de Constantin I<sup>er</sup> et donc oncle de Georges II, dont il est l'aîné de deux ans.

5 Référence au roman du même nom, de Edouard About.

Dans la direction de mon élève, j'étais libre et il savait que l'obéissance était son premier devoir. Sa mère, la Princesse Sophie, soeur de l'empereur d'Allemagne, était toujours d'accord avec moi dans tout ce que je décidais; le précepteur de Princes tel qu'il figure dans les journaux humoristiques et les comédies n'existe guère dans les cours modernes. La promenade était pour moi le moment le

plus intéressant de la journée; intéressant parce qu'elle me donnait l'occasion d'étudier mon élève. Je ne reconnaissais plus l'enfant turbulent et naturel qu'il était à la maison et au jardin; alors il était sérieux et réfléchi; il observait les connaissances que nous rencontrions afin de voir si elles saluaient. Il savait très bien donner des audiences: obligé d'adresser la parole à quelqu'un, c'est lui qui dirigeait la conversation et c'est lui qui en indiquait la fin.

Un jour, à la sortie du palais, une femme pauvrement vêtue s'adresse à lui pour le prier d'intercéder en sa faveur auprès de la Princesse Royale. L'enfant lui répond: «C'est bien» et continue son chemin en m'expliquant qu'il fallait bien répondre «afin qu'elle se taise». Pourtant j'ai eu souvent l'occasion de constater qu'il avait du cœur; mais dès ses tendres années, il avait été obligé d'être prince, de paraître.

Nos promenades, qui se faisaient presque toujours à pied, nous conduisaient soit en ville, soit à l'Acropole. Athènes est une ville moderne avec un cachet oriental très prononcé; on est en Orient, cela se sent; le Grec lui-même dit «aller en Europe», mais nous sommes dans un Orient civilisé. Les maisons plutôt basses sont blanches et bordent des rues larges, bien entretenues; l'animation y est forte; tramways et voitures circulent en grand nombre surtout vers le soir, quand la chaleur est tombée. Devant tous les cafés, les tables qui encombrant le trottoir sont occupées par des bourgeois qui parlent politique en commentant les journaux ou par des hommes du peuple qui fument silencieusement



*Fig. 3: Le Prince Georges futur Georges II, quelques années après les leçons de Schindler, en uniforme allemand.*

leur pipe à eau, le narguilé, dont la fumée étourdit légèrement et invite à la rêverie. Les camelots crient leurs journaux et leurs marchandises ; les laitiers mènent dans les quartiers pauvres leurs troupeaux de chèvres et la ménagère achète un lait dont elle peut constater l'origine. Les mendiants sont nombreux et montrent leurs plaies et leur misère au grand jour.

Je me souviendrai toujours du vieux Géorgios, sans cesse assis au pied d'un mur et soufflant dans une flûte double dont il tirait une mélodie mélancolique. Pâtre sur l'Hy-mette, il avait possédé de grands troupeaux de brebis ; les infirmités de l'âge se faisant sentir, il avait fait dire de revenir à son fils unique, un jeune homme de 22 ans qui servait dans un régiment à Athènes. Le désir de revoir son enfant était d'autant plus grand que, depuis un certain temps, il ne se passait pas de nuit qu'on ne lui volât une pièce de son troupeau. A tel point que le vieillard se décida à veiller avec son fusil afin de surprendre le voleur. Par une nuit de pleine lune, les brebis dormaient tranquillement couchées entre la hutte du berger et la forêt. Tout à coup un homme sort à pas lents de la forêt, se baisse vers la première brebis qu'il rencontre... pour l'emporter, évidemment. Le pâtre épaule et tire, l'inconnu tombe. En retournant le cadavre, le vieillard voit qu'il avait tué son fils. Celui-ci rentrait et avait voulu reconnaître le troupeau de son père. Depuis ce jour, ayant donné tous ses biens aux pauvres et s'étant fabriqué une flûte avec le canon du fusil fatal, le vieux Géorgios mendie à Athènes.

J'ai dit que les promenades avec mon élève me conduisaient souvent à l'Acropole. Passant devant le Stade et devant les ruines romaines du temple de Jupiter, nous arrivions au sommet de la colline en 1/2 heure.

Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre ni les ruines, ni la vue dont on y jouit sur la plaine de l'Attique et sur la mer. D'autres l'ont fait mieux que je ne pourrais le faire. Ce qui me frappe dès ma première visite, ce sont les dimensions colossales des bâtiments qui forment les ruines de l'Acropole. Ma place préférée c'était le coin sud-ouest de la colline - la vue sur la plaine et la mer y est admirable et c'est là que se trouve un des bijoux de l'architecture ionique : le temple de la Déesse de la victoire. Construit en marbre du Pentélique, il se dresse exactement à la place qu'il occupa jadis, et cela, grâce aux soins de quelques archéologues allemands qui, ayant retrouvé ses différents fragments profondément enfouis sous une fortification turque, ont reconstitué l'édifice. Là les archéologues nous ont réellement fait une grande joie. Il n'en est malheureusement pas de même à d'autres endroits ; ainsi pour aller voir les monuments funèbres du cimetière antique, il faut vraiment être alpiniste, il faut grimper par-dessus des tas de décombres, traverser de profonds fossés que les archéologues ont jugé nécessaire de creuser partout et cela gâte la jouissance que procurent ces sculptures tombales, fidèle tableau de la vie domestique des Anciens. Le Parthénon présente encore sa façade imposante au visiteur qui entre par les colonnades des Propylées. Ce monument, le plus célèbre de l'architecture dorique, domine l'Acropole et attire l'œil autant par ses proportions que par la chaude couleur brune que le marbre a prise avec le temps.

\*\*\*

Mais ce qui m'avait décidé à partir pour la Grèce, ce n'était pas l'amour de l'archéologie, où je n'étais qu'amateur, c'était le désir de voir de près la vie de cour, de faire la connaissance de gens vivant dans un milieu

si différent du nôtre. Approcher des Majestés et causer journallement avec des Altesses royales me semblait bien beau et quand à plus de 10 ans de distance, je pense à ce temps-là, je reconnais avec plaisir que les deux années passées en Grèce comptent parmi les plus intéressantes que j'aie vécues à l'étranger. Le roi Georges<sup>6</sup> est le fils puiné du roi défunt Christian IX de Danemark ; il ne paraissait avoir aucune chance d'être jamais roi lui-même, c'est pourquoi son éducation a été peu soignée. Il était élève au corps des cadets de la marine à Copenhague et âgé de 17 ans, lorsqu'en 1863, l'Assemblée nationale grecque lui offrit la couronne de Grèce. Napoléon III l'avait proposé et le protégea spécialement, dans la suite : il lui assura un traité avec les trois puissances protectrices (la France, l'Angleterre et la Russie) qui lui garantissent une liste civile même pour le cas où les Grecs se déferaient de lui comme ils se sont défaits jadis du roi Othon. Aujourd'hui les Grecs savent très bien que, grâce à sa parenté avec les cours de Londres et de Pétersbourg et à ses rapports personnels avec les principaux hommes d'Etat européens, Georges I<sup>er</sup> est une force pour leur pays. Dans la politique intérieure le roi a très bien su se tenir au-dessus des partis et il s'est toujours borné strictement au rôle que lui prescrit la constitution.

J'étais à Athènes depuis un mois, quand je lui fus présenté. Chaque année le 11/24 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, un dîner réunit la famille royale et la cour, sans aucun invité étranger à la maison. A 7 heures, la cour était rassemblée dans un salon touchant à la salle à manger ; il y avait la grande maîtresse de la Cour, les dames et demoiselles d'honneur, le maréchal de la Cour, le chambellan de

la Reine, les aides de camp, l'aumônier, le médecin du roi et, pour finir, le médecin et les deux précepteurs des princes, ces trois derniers formant ce que nous appelions en riant la «basse-cour». Parmi ces courtisans se trouvent des noms qui sont illustres depuis la guerre d'indépendance ; les descendants des Criésis, des Coudouriotis, des Kolokotronis, des Botzaris forment une espèce d'aristocratie dans cette Grèce monarchique qui ne connaît pas de titres de noblesse. On me présente aux différents dignitaires ; je baise la main des dames qui observent curieusement le nouveau-venu, et lui-même n'a pas assez d'yeux pour regarder autour de lui. Le premier valet de chambre ouvre à deux battants la porte de la salle à manger, traverse le salon pour aller ouvrir la porte en face et avertir sa Majesté qu'elle est servie. Les courtisans se rangent de manière à laisser libre un passage au milieu du salon. La famille royale paraît aux sons d'un orchestre jouant la marche royale. Le roi est un homme de haute et svelte taille ; il porte l'uniforme de général grec. La reine a un air vraiment majestueux ; belle encore à 50 ans, en toilette de soirée parsemée de diamants, un diadème sur la tête, elle ne décevrait aucune imagination d'enfant ni de poète. Tout en faisant ma révérence, je jette un coup d'œil rapide sur le tableau que présentent toutes ces têtes inclinées et ce couple royal accueillant nos hommages. Les princes et princesses suivent en brillant cortège auquel se joint la cour pour entrer dans la salle à manger. Le repas fut simplement opulent.

J'ai assisté à des repas de noces chez nous qui étaient plus longs ; mais le service était réellement distingué, les assiettes d'argent et les plats de vermeil. Les conversations à voix basse étaient décemment animées ; elles furent interrompues par le toast au roi que porta le prince royal. Georges I<sup>er</sup> observait

6 Georges I<sup>er</sup>, roi de Grèce entre 1863 et 1913.

tout et rien n'échappait à son œil malicieux ; le vieux général Botzaris, ayant par mégarde fait tinter son verre, attira tous les regards. Mme Théochari, la grande maîtresse de la reine, sa voisine, dut toucher le verre du doigt car elle avait remarqué que le roi énervé par ce bruit, fronçait les sourcils. Mme Théochari était demoiselle d'honneur quand le Roi arriva en Grèce; elle nous racontait volontiers que sa Majesté était alors un jeune homme très gai. Ayant donné un dîner aux ambassadeurs étrangers et aux ministres, il entra dans la salle, prit un élan et sauta par-dessus la table au grand ébahissement de toutes les vieilles perruques présentes. En 40 ans, le roi avait eu le temps de perdre cette exhubérance de jeunesse qu'il trouverait d'ailleurs fort déplacée chez tout autre.

Après le dîner, les convives se rendirent dans le grand salon bleu où l'on prit le café. C'est le moment du cercle de Sa Majesté. Il prie les vieilles dames de s'asseoir, ce qu'elles n'oseraient faire d'elles-mêmes, quoiqu'au demeurant le ton soit assez familier dans cette petite cour où la grande maîtresse et la première dame d'honneur tutoient tous les princes: elles les connaissent depuis qu'ils sont au monde et en grec le tutoiement est quelque chose de naturel. Le roi, tout en buvant son café, cause avec le prince Nicolas<sup>7</sup>; puis il adresse la parole à l'un ou l'autre des hommes présents. Ce ne sont que quelques mots, toujours aimables, car dans ce moment-là, Sa Majesté se garde de dire de ces méchancetés que tous craignent tant, et qu'elle a pour ses enfants aussi bien

---

7 Nicolas de Grèce, frère du Prince Royal Constantin, du prince Georges, Haut-commissaire de la Crète autonome à ce moment, mentionné ci-dessous, et du prince Christophoros.

que pour son entourage. Je suis un des derniers auxquels s'adresse le roi, et ce qui me frappe immédiatement, c'est son habileté à mettre l'interlocuteur à son aise. Si j'étais un peu gêné à l'idée de parler à un roi, cette gêne disparaît immédiatement en présence de tant de grâce. Comme c'est toujours lui qui indique le sujet de la conversation et que c'est lui aussi qui y met fin, le roi a acquis une grande habileté dans l'art de causer avec un étranger. Il s'enquiert tout d'abord si suis content de mon élève qui est son préféré; puis il parle de la Suisse et me demande si je connais M. Numa Droz : un homme dont il n'a entendu dire que du bien; pourtant il ne croit pas que l'homme d'Etat suisse eût été à sa place à côté de son fils ; par la correspondance échangée à ce sujet, il a eu l'impression que Numa Droz ne serait allé en Crète que comme gouverneur et ne se serait pas contenté du rôle de conseiller du prince Georges. Le roi me distingue en me parlant fort longuement et les autres courtisans me regardent déjà avec envie.

La reine a aussi commencé son cercle et elle adresse quelques paroles obligeantes à presque toutes les personnes présentes. La princesse royale qui d'ordinaire reste à sa place lorsque le roi et la reine tiennent les rôles de maîtres de la maison, traverse le salon et vient me dire quelques mots aimables pour me montrer qu'elle ne m'oublie pas. J'ai eu souvent encore l'occasion de voir le roi et les princes donner des audiences ou recevoir des hôtes. Leur facilité d'élocution m'a toujours frappé. Elle est grande, même chez les princes les plus jeunes.

Charles Schindler

## EN REGARDANT ET EN ÉCRIVANT

### UN TOUR EN EUROPE

ΒΛΕΠΟΝΤΑΣ ΚΑΙ ΓΡΑΦΟΝΤΑΣ  
Ένας γυρος στην Ευρώπη  
Κ.Α. ΚΥΡΟΥ ΑΕΤΟΣ ΑΘΗΝΑΙ 1947

«**Hôtel de l'Europe**»  
**Lausanne, août 1926**

Le seul pays où tous les Européens se sentent d'habitude « comme à la maison » est cette Suisse bénie. Dès l'instant où vous franchissez avec le train les bornes frontières rouges et blanches, vous avez le sentiment agréable que vous êtes vraiment le bienvenu. Toutes les villes et tous les villages, même les coins les plus reculés, sont adaptés aux nécessités d'une politique touristique et ainsi la Suisse est devenue une immense auberge avec une clientèle de toute l'Europe.

A part les montées et descentes des trains à crémaillère, un autre élément qui abonde dans ce pays, c'est évidemment les hôtels. On en a construit un tel nombre que deux ou trois restent hermétiquement fermés... toute l'année et attendent que reviennent des temps meilleurs. Et où que vous posiez votre regard vous ne voyez que le mot « hôtel » Grand Hôtel, Splendid hôtel, Claridge hôtel et tous les noms que vous voulez.

Même leur héros national rappelle le mot fatal. Comme vous le savez, c'est Tell.

Les Français de tout temps étaient réputés pour leur légèreté et leur politesse. Peut-être sont-ils polis entre eux, mais sûrement pas avec les étrangers. Ils en ont la réputation, mais les Suisses ont la pratique.

Un confrère nous a donné, il y a quelques jours, un exemple le plus probant :

Venez à la poste de Lausanne pour chercher votre courrier. Il est sept heures du soir et les guichets doivent avoir fermé. Pourtant,

l'employé de la poste restante malgré sa fatigue évidente vous ouvre tout de suite le guichet, cherche avec empressement sur toutes ses étagères, ne parvient rien à trouver et revient vers vous avec un sourire compatissant :  
- Rien encore.

Il aurait suffi qu'il dise seulement un « non » ou qu'il secoue la tête avec l'habituel « tsitt » à la grecque. Mais l'employé de la Poste suisse ne se conforme pas simplement au règlement. Il ne perçoit pas le client de son guichet comme un moustique gênant, mais comme un être humain qui paraît inquiet et a besoin de son courrier...

Prononcer chaque jour – sans doute plus de cent fois – le compatissant « Pas encore » au lieu d'un sec et glaçant « Non », c'est cela le signe d'une vraie culture.

Peut-être y avait-il également par le passé une petite rivalité entre Lausanne et Genève, mais, depuis que le président Wilson et sa clique d'idéologues ont décidé de reconnaître Genève comme siège de la Société des Nations récemment créée, les Lausannois ne les supportent plus.

Si nous nous trouvions à une autre époque et si n'avait pas précédé récemment un terrible massacre, peut-être une nouvelle guerre aurait été déclarée entre Lausanne et Genève pour savoir qui, finalement, aurait le plus de droits pour héberger cette institution de la paix internationale. Et les Lausannois auraient polémique avec acharnement parce qu'ils auraient la conviction ferme que cet honneur leur revient (chambre avec bain, 20 francs, sans bain 15 francs, pension complète 25 francs) et qu'ils sont lésés face à l'Histoire.

Pas seulement parce qu'au Beau-Rivage-leur plus bel hôtel – on a signé en 1911, bien avant la fondation de la SdN, le traité italo-turc de la paix, mais surtout parce qu'il y a neuf siècles, il y a eu aux environs de Lausanne une tentative de paix mondiale qui serait sans doute plus efficace que le flot de paroles de la SdN.

Il s'agit de la Treuga Dei, la fameuse Trêve de Dieu. En avez-vous entendu parler? Wilson encore moins évidemment. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui nos amis lausannois le maudissent. (...)

La vie est ici si paisible et si calme, si éloignée des problèmes sérieux que les journaux triment terriblement pour garder un certain équilibre dans les dernières nouvelles du jour entre l'étranger et le local. Hier par exemple, la sérieuse et posée «Gazette de Lausanne» titrait en grandes lettres sur les placards

suspendus à tous les kiosques à journaux :  
RÉVOLUTION EN GRÈCE

CHUTE GRAVE D'UN CYCLISTE à YVERDON  
Et à sa rubrique «Dernière heure» parallèlement aux télégrammes dramatiques qui décrivaient le nouveau mouvement contre le général Pangalos et la curieuse chasse maritime du terrible et féroce dictateur, vous pouviez lire, juste en dessous, le triplement urgent téléphone du correspondant d'Yverdon:

«Hier soir, le cycliste G.P. (âgé de 19 ans) a chuté par imprudence sur le caissier Z.N. alors que ce dernier traversait, comme piéton, la place centrale de la ville. Le cycliste est tombé et s'est blessé au visage et aux mains. Le pantalon du passant s'est déchiré.»

Doux Pays !...

Kyros A. Kyrou



MANZ PRIVACY HOTELS  
SWITZERLAND

FEEL THE DIFFERENCE...

**Hotel Continental**  
Lausanne - Switzerland

L'hôtel Continental, situé en face de la gare, dispose de 116 chambres entièrement rénovées en 2009 et 2010.  
Notre Café-restaurant « Le Pain Quotidien » ouvert 7j/7 dès 07h00 à 19h00  
Le fitness ACTIVFITNESS, de plus de 1000 m<sup>2</sup> gratuitement à disposition de nos clients.  
Et nos 5 salles de conférences décorées par le célèbre peintre suisse HANS ERNI.

2, Place de la Gare, CH-1001 Lausanne / Switzerland  
Tel: +41 21 321 88 00, Fax +41 21 321 88 01  
www.manzprivacyhotels.ch, reservation@hotelcontinental.ch

## CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION DE GENÈVE 2021-2022

La période 2020-2022 a vu l'association retrouver pour l'essentiel les formats traditionnels de ses activités, alors que l'assemblée générale du printemps 2021 avait encore dû se tenir sous forme d'une consultation par correspondance. C'est ainsi qu'une escapade automnale, précédée d'une conférence préparatoire, ont marqué à la fin du mois d'octobre la reprise d'activités en présentiel, avec, le jeudi 28 octobre 2021, une conférence par le professeur Paul Schubert : « La Grèce antique face à ses monstres », qui a mis en perspective les divers monstres dont fourmille notamment la mythologie grecque, suivie le samedi 30 octobre par une excursion à Bâle pour visiter l'exposition archéologique « Tierisch! Tiere und Mischwesen in der Antike », complétée par la visite du Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

Le jeudi 18 novembre 2021, une grande soirée « Qui était François Portus, qui a enseigné le grec à l'Académie de Calvin ? » nous a permis d'entendre deux exposés très fouillés sur cet important professeur de grec né en Crète : la professeure Cléopâtre Montandon et notre ancien président le professeur André Hurst ont évoqué divers aspects de sa carrière et de son travail, et des versions condensées de leurs exposés figurent dans le présent numéro de *Desmos*. Une version plus complète et plus richement illustrée de la communication de Cléopâtre Montandon a été généreusement proposée et offerte aux membres de l'association qui le désiraient, et nous l'en remercions vivement.

Le mercredi 8 décembre 2021, au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, nous avons pu bénéficier d'une visite guidée par Mme Béatrice Blandin, conservatrice, des expositions « Genève et la Grèce. Une amitié au service de l'indépendance » et « Le goût de l'antique. Anna et Jean Gabriel Eynard », dont elle était commissaire.

L'année des commémorations du bicentenaire du soulèvement national de 1821 a ainsi pu se terminer avec la visite passionnante de ces expositions, présentées par Matteo Campagnolo dans le numéro de *Desmos* de novembre dernier. Au printemps de 2022 a eu lieu, le dimanche 27 mars, le traditionnel dépôt de la couronne commémorant la fête nationale grecque, au monument Eynard dans le Parc des Bastions.

Les conférences ont repris le jeudi 7 avril 2022, avec l'exposé de M. Michel Volkovitch, consacré à « Comment traduire le vers ? ».

Le mardi 3 mai 2022, la conférence intitulée « Les Grecs en Occident : la Sicile », par la professeure Alessia Mistretta (Université de Constance), est venue préparer les voyages en Sicile qui ont pu être réalisés à l'automne (du 30 août au 6 septembre et du 6 au 13 septembre) et qui seront présentés avec la chronique de l'année prochaine, de même que la croisière fluviale sur la Saône et le Rhône, qui a pu être réalisée du 6 au 13 juin 2022. En voici, en attendant, un petit écho sicilien en images (fig. 1), avec l'encouragement à aller voir une galerie plus complète sur le site internet de notre association, qui a été remodelé et mis à jour,



Fig. 1 : Les explications d'Alessia Mistretta au théâtre de Taormina.

et que vous trouverez à l'adresse <https://ass-greco-suisse-eynard.ch/>.

Enfin, le vendredi 3 juin 2022, nous avons pu renouer avec la tenue de l'assemblée générale en présentiel, marquée par un exposé de Mme Michelle Bouvier-Bron qui a évoqué la réalisation du film «Jean-Gabriel Eynard, entre Genève et la Grèce. La vie, l'œuvre, le Palais», coproduit par la Ville de Genève et l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard à l'occasion de la restauration du Palais et du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'association. Le choix de l'iconographie et le commentaire des parties consacrée à Eynard avaient alors été réalisés par Michelle Bouvier-Bron, et nous avons pu revisiter avec elle les coulisses de la préparation du film, avant de le revoir, la bande magnétique en cassette VHS ayant été transférée sur des supports contemporains qui en permettent à nouveau la projection.

Lors de l'assemblée générale, des retouches aux statuts de l'association ont été approuvées. Dans la majorité des cas, il s'agissait d'un toilettage de formulation ou de précisions de détail n'entraînant pas de modifications substantielles, mais l'article 22, relatif à la composition du comité, a été adapté en vue d'une plus grande flexibilité et pour tenir compte du fait qu'il est parfois difficile (en tous cas de manière transitoire) de trouver le nombre de membres stipulé par l'ancienne rédaction des statuts (un minimum de 9 membres était requis pour le comité). Voici la teneur du nouvel article, les éléments modifiés figurant en gras :

**Article 22:** Composition

La direction de l'Association incombe à un Comité de **5** membres au moins, **élus parmi les sociétaires**, et de 12 membres au plus. **Si le nombre de membres descend, en cours d'exercice, en deçà du minimum requis, le Comité continue d'exercer valablement l'inté-**

**gralité de ses fonctions jusqu'à la prochaine Assemblée générale ordinaire. Dans la mesure du possible, un tiers des membres du Comité doit être de nationalité ou d'origine grecque.**

L'article 23, relatif à l'élection du comité, a également fait l'objet d'une modification, le délai dans lequel des candidatures doivent être annoncées au comité en vue de l'élection par l'assemblée générale de l'association passant de 10 à 20 jours ; voici l'alinéa modifié :

Les candidats à une élection ou à une réélection sont présentés par le Comité **à l'Assemblée générale**. Les sociétaires peuvent proposer des candidats par lettre adressée au Comité **20** jours avant l'Assemblée générale.

La bourse Eynard n'a pas pu être attribuée en 2021, faute de candidatures, mais des candidatures de qualité ont été reçues pour 2022.

Les prix de grec, qui n'avaient pu être distribués lors de la session de maturité de 2020 où il n'y avait pas eu d'examens oraux, ont pu être attribués à quatre élèves du Collège de Genève à la session de juin 2021.

L'association comptait 386 membres au moment de l'assemblée générale.

A l'issue de cette assemblée générale, nous avons pris congé de la salle Olivier Reverdin, l'aula du bâtiment central de l'Université aux Bastions, qui nous a souvent accueillis et qui va être en travaux pour les quatre années à venir : les conférences et réunions de l'association devront utiliser pendant ce temps d'autres locaux, principalement au bâtiment Uni-Mail, où nous espérons continuer à vous voir nombreux !

André-Louis Rey, d'après le rapport de Virginie Nobs à l'assemblée générale

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE  
JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la Première Guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Edouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'association comprend de 5 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans. Pour adhérer à l'association, il convient de s'adresser au Comité, case postale, 1211 Genève 3, compte de chèque postal : 12-8216-7.

**Cotisation annuelle:**

membre individuel:	fr. 50.–
étudiant:	fr. 20.–
couple:	fr. 70.–
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 500.–

**Comité:**

Présidente : Mme Virginie NOBS  
Vice-Présidente: Mme Alessia MISTRETTA  
Trésorier: M. Yannick ZANETTI

**Membres:**

Mme Vassiliki TSAITA-TSILIMENI  
Mme Marianne WEBER  
M. Matteo CAMPAGNOLO  
M. Marc DURET  
M. Olivier GAILLARD

**Membres d'honneur:**

M. Bertrand BOUVIER  
M. Laurent DOMINICÉ  
M. Jean THOMOGLIOU

[www.ass-grecosuisse-eynard.ch](http://www.ass-grecosuisse-eynard.ch)  
[presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch](mailto:presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch)

ASSOCIATION DES AMITIÉS  
GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1929 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin: *Desmos*, en français: le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité: Amitiés gréco-suisse, c/o Alexandre Antipas, Av. du Léman 32, 1005 Lausanne; courriel: [info@amities-grecosuisse.org](mailto:info@amities-grecosuisse.org); compte de chèque postal: 10-4528-0.

**Cotisation annuelle:**

membre individuel:	fr. 50.–
étudiant:	fr. 20.–
couple:	fr. 70.–
membre à vie individuel (versement unique):	fr. 500.–
membre à vie couple:	fr. 700.–

**Comité:**

Président: M. Alexandre ANTIPAS  
Vice-président suisse:  
M. Philippe DU PASQUIER  
Vice-président grec:  
M. Yannis GERASSIMIDIS  
Trésorier: M. Michel ERB

**Membres:**

M. Guillaume GEIGER  
Mme Vally LYTRA  
M. Jean-Daniel MURITH  
Mme Elvira RAMINI  
M. Pierre VOELKE  
M. Christian ZUTTER

**Membres de droit:**

Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin  
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,  
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne

**Membres d'honneur:**

M. Claude BERARD  
M. Yves GERHARD  
Mme Raymonde GIOVANNA  
M. Karl REBER

[www.amities-grecosuisse.org](http://www.amities-grecosuisse.org)

Editeur, annonces:	Amitiés gréco-suisse, c/o Alexandre Antipas, 32, av. du Léman, 1005 Lausanne Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale, 1211 Genève 3, CCP 12-8216-7
Rédaction:	Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève
Collaboration:	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie:	CopyPress Sàrl, Puidoux

Study Full-time  
or Part-time

Read  
her story



Earn your EMBA  
degree in 1 year.

BUSINESS  
SCHOOL  
LAUSANNE **BSL**  
LEADING INNOVATOR IN BUSINESS EDUCATION

[www.bsl-lausanne.ch](http://www.bsl-lausanne.ch)

Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard  
Case postale 5032, 1211 Genève

Amitiés gréco-suisse, c/o Alexandre Antipas,  
32, av. du Léman, 1005 Lausanne